87-10

THE FRASER INSTITUTE FREE PUBLIC LIBRARY
MONTREAL
JE SUIS PRÊT

PRESENTED BY

1930

28134 87-10

Dr Ernest LADOIRE

Souvenirs d'un Médecin-Major :

SAINTES en 1848.

CRIMÉE. — ALGÉRIE. — ITALIE.

EXTRAITS

PUBLIÉS PAR A. M. GOSSEZ

Docteur de l'Université

HORS COMMERCE

EXTRAIT DE « LA RÉVOLUTION DE 1848 »

PARIS

1920

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN-MAJOR

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE

	Fr.
Le département du Nord sous la deuxième République, étude économique et politique, 1848-1852. — Leleu, édit.	10 »
Mémoires de l'ouvrier François Leblanc, adjoint au maire de Monville (S.-I.) en 1848. — Cornély, éditeur	2 »
Un procès à Lille en 1853. — Cornély, éditeur	épuisé

ART ET LITTÉRATURE

Le Groupe lorrain d'art et de littérature, édition du Beffroi.	épuisé
Poètes du Nord, morceaux choisis accompagnés d'un essai bio-biblio-iconographique. — Ollendorff, éditeur.....	3 50
Le Saint-Julien de Flaubert, documents (ill.), éd. du Beffroi	2 »
Essai d'expansion d'une Esthétique (en collaboration avec Ph. Lebesgue et H. Strentz . Edition de la Province...	épuisé
Le Panseur de Plaies (poèmes, lettres et fragments de Walt Whitman sur la guerre. En collaboration avec Léon Bazalgette). Edition des Humbles.....	1 »
Henry Chapront, aquatintiste, 33 ill., Edit. des Humbles.	2 »

POÉSIE

Six attitudes d'adolescents. Edition du Beffroi.....	épuisé
Du Soleil sur la Porte, poème. Ed. du Mercure de France	épuisé
La mauvaise Aventure, poème. Crès, éditeur	3 50

SOUS PRESSE

Les Feuilles d'Herbe, choix de poèmes de Walt Whitman (Collection Miniature). Payot, éditeur.....	2 50

Dr Ernest LADOIRE

Souvenirs d'un Médecin-Major :

SAINTES en 1848.

CRIMÉE. — ALGÉRIE. — ITALIE.

EXTRAITS

PUBLIÉS PAR A. M. GOSSEZ

Docteur de l'Université

HORS COMMERCE

EXTRAIT DE « LA RÉVOLUTION DE 1848 »

PARIS

1920

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Le docteur E. Ladoire 5

Saintes en 1848 6

Souvenirs d'un Médecin-Major 15

I. Souvenirs d'Orient 15

Vers la Crimée 15

Séjour à Prinkipo 25

II. Souvenirs d'Algérie 35

III. Souvenirs d'Italie 53

Le Docteur E. LADOIRE

Le médecin-major Ernest Ladoire *avait écrit pour son plaisir quelques récits de ses campagnes et de ses séjours en Crimée, en Algérie, en Italie. Ils sont parfois si digressifs, s'attardent à des considérations tellement générales, à des considérations hors de sujet, qu'il n'est pas utile de les publier intégralement. Nous avons préféré choisir les fragments qui touchent à des faits d'histoire, à des observations directes, et les relier par une simple analyse qui permette de suivre l'enchainement des idées.*

Quelques notes rapides sur l'auteur même semblent indispensables : Né à Saintes, en 1828, notre conteur — qui fut un vieil ami de notre jeunesse — avait été reçu docteur en 1854 et sortait, en octobre 1855, du Val-de-Grâce, lorsqu'on l'attacha aux hopitaux de l'armée d'Orient. La partie importante de la campagne de Crimée était achevée; mais les maladies épidémiques de typhus, scorbut, sévissaient sur le corps d'occupation. Le Dr Ladoire *gagna les ambulances de Crimée, puis celles de Prinkipo, enfin rentra en France. En août 1856, il partait pour l'Algérie, attaché d'abord à l'hôpital temporaire de Saint-Denis-du-Sig, puis envoyé en 1857 à l'ambulance active d'une colonne, formée pour réprimer des troubles dans le voisinage du Maroc. Appelé au 43e régiment de ligne, à Bourg, il quitta l'Algérie le 1er mars 1859, et tout aussitôt suivait son régiment dans la campagne d'Italie. C'est sur toute cette période de son existence qu'il avait pris des notes et qu'il écrivit des souvenirs* (1). *Sa carrière se poursuit à Lille, La Rochelle, Cambrai. Il se trouvait à Metz pendant l'investissement en 1870. Il y fut même blessé d'un éclat d'obus à la jambe, lors des combats du 31 août-1er septembre, dans la marche sur Servigny-les-Sainte-Barbe et Noisseville. Après la guerre, il se signale, pendant une épidémie de typhoïde à Valenciennes, puis, la retraite venue, assure à Lille l'inspection sanitaire des écoles municipales. Il meurt en 1909, à Nancy. — Ceci dit, nous aborderons le véritable sujet, après avoir publié quelques pages de Souvenirs sur Saintes, sa ville natale, au début de la Seconde République.*

---

(1) J'ai en ma possession deux manuscrits, l'un n'est qu'une copie, agrémentée d'aperçus généraux puisés dans les livres — aperçus que je supprime — mais d'un style plus soigné — que j'adopte chaque fois que je puis. Il date de 1904. L'autre est bien antérieur, mais c'est un véritable brouillon, et date d'avant 1870. Il ne contient que peu de hors-d'œuvre, mais il est souvent inintelligible. — G.

28134

SAINTES EN 1848

Saintes, dont la population actuelle (1908) atteint le chiffre de 22.000 âmes, après être restée bien longtemps à 13.000, est une charmante ville qui, à juste titre, a été surnommée « la Coquette ». A cheval sur la Charente, ce fleuve aux contours serpentins qui vient, après un assez long trajet, se jeter dans l'Océan à quelques lieues de Rochefort, Saintes, malgré son aspect antique ou peut-être à cause de cela, a laissé de délicieux souvenirs dans le cœur de ceux qui, aujourd'hui octogénaires, se retracent le tableau des choses passées..... Hélas ! bien peu restent qui ont vu la bonne ville possédant son vieux pont à arches basses et multiples faisant, disait-on alors, obstacle à la navigation. Ce viaduc, mettant directement en communication la grand'rue avec le faubourg des Dames, était d'une étroitesse telle, près de la rive gauche, que nécessité avait été de créer des refuges de ci et de là pour permettre le passage facile des véhicules de toute sorte, en même temps qu'ils servaient de reposoirs aux flâneurs mis en goût de paresse par la contemplation du grand courant. Au moment d'arriver au faubourg, la voie se faisait large et était dominée par le grandiose arc de triomphe à double cintre élevé en l'honneur de Germanicus. On a cru bien faire en démolissant le vieux pont et en transportant les pierres de l'arc de triomphe, au risque de les égarer, sur la place Bassompierre où, depuis ce moment, ce vieux débris romain pleure son abandon ! Hélas ! pour nous qui avons assisté au premier coup de pioche, nous ne pouvons nous rappeler qu'avec une sensation de profonde déchirure, cet acte de vandalisme qui aurait pu être évité en conservant sur de hautes assises ce souvenir de l'époque impériale romaine.

Avec ses rues tortueuses sans trottoirs, ses maisons aux modestes étages, ses passants peu nombreux, la ville semblait dormir et, cependant, fréquents étaient les colloques entre voisins. On se réunissait souvent, après le repas de dix heures du matin tout particulièrement, en une sorte de carrefour limité par la grand'rue, la rue St-Michel et la cour de l'hôtel des Messageries : c'étaient le père Peyremol, le pharmacien Odenon, l'horloger Bonnaud, le drapier Mallet, l'huissier Eveillé, toujours pétillant d'esprit, l'avocat Potier, l'âme de la conversation et des bons mots..... et là,

pendant près d'une heure, on épiloguait ferme sur le dos des contemporains, mais cependant sans la moindre acrimonie. C'était aussi dans la grand'rue que demeurait le libraire Adolphe Charrier, surnommé Bourdaloue, probablement à cause de sa faconde. Dans son magasin, réceptacle réel de vieux bouquins, venaient flâner les érudits de l'endroit : Dr Bargignac, Ch. Latour, Potier, les professeurs du collège. Chaque année, lors de la fête du principal Moufflet, on y venait choisir un ouvrage sérieux que l'élève le plus ancien offrait le jour de la St-Stanislas avec le compliment d'usage.....

Toujours dans la même rue, à côté de l'hôtel des Messageries, se trouvait le confiseur Mériguet qui, outre ses dragées et ses pralines délicieuses, mettait en vente de petites fusées d'artifice qui, toutes happées par de peu consciencieux éphèbes, jetaient le soir l'effroi parmi les bonnes femmes du quartier.

Sur le cours, très jolie promenade, où encore aujourd'hui la foule se presse le dimanche, à la sortie de la messe de dix heures, se rencontraient dames et demoiselles, heureuses de se conter les choses intéressantes de la semaine, telles qu'annonces de fiançailles, préparations aux bals d'hiver, etc, etc...

A l'extrémité de la grand'rue, illustrée aujourd'hui par le nom de Victor-Hugo, on apercevait en allant vers la rivière une voie étroite, tortueuse, aux odeurs fortes et multiples : c'était la rue de la Poissonnerie dont les riverains étaient en contact constant avec les marchands de marée, en attendant que le marché couvert les délivrât de la promiscuité et des cris inhérents au débit des coquillages, de la sole et du maquereau. Un certain poivrot, dont le nom de Rér..... s'accordait avec la limpide demeure du brochet et de la carpe de la Charente, ne manquait pas chaque lundi de porter le désordre dans les réceptacles où sa vieille mère abritait sa marchandise. C'était une des grandes distractions de la semaine et à laquelle souvent assistait, malgré lui, un vieil ami, hélas! disparu depuis près de deux ans.

La rue Porte-Aiguières, appelée autrefois ainsi avec raison, en souvenir d'un port de l'eau (*portus aquarum*) a eu son nom changé en celui d'Alsace-Lorraine, sans motif autre que celui d'obéir au modernisme actuel. C'était de là que souvent descendait François l'Auvergnat, tout titubant et hurlant : « Boum, là-bas, voichi François ! »

Outre ces deux amateurs de la dive bouteillle, certains types sont restés légendaires dans la bonne ville, entre autres un chaudronnier qui avait établi son domicile dans une carrière des Roches et venait à certains instants du jour clamer des clients. Il avait été surnommé Mercure, on n'a jamais su pourquoi ! Etait-ce pour aire allusion au dieu des voleurs, ou bien parce que son arrivée à Saintes coïncidait avec la mise en chantier de *Mercure*, le premier bateau à vapeur qui navigua longtemps de Saintes à Rochefort? Quiem sabe!.... Sa femme, par suite, avait été appelée l'Hirondelle, deuxième esquif ayant sillonné la Charente..... Mercure n'entendait pas raillerie et, au moindre appel de son surnom, invectivait le mauvais plaisant et parfois lui lançait un énorme pavé, au risque de le blesser dangereusement.

A côté de ces gens à humeur chagrine ou délirante se plaçaient certains bonshommes ayant leur originalité : c'était le petit Fortuné, afficheur public qui trottait comme un rat, venant apposer sur les murs les délibérations du conseil municipal ou les annonces à sensation ; en galant homme, il ne dédaignait pas de donner au curieux des explications, puis, tout sautillant, reprenait son échelle et rentrait en son domicile, situé en une ruelle obscure aboutissant à la grand'rue ; là, sa femme, sorte de tambour-major, et sa fille Eudoxie l'attendaient pour causer des affaires du jour, car Fortuné passait pour un initié aux destinées de la cité coquette !.. Il y avait aussi un bien brave homme de cordonnier qui s'était installé dans une sorte de caveau largement ouvert, faisant partie du soutènement des murs du collège. Peu à peu, les carreaux de son large vitrage furent brisés par de mauvais plaisants et remplacés à mesure par des carreaux de papier huilé à travers lesquels des loustics de mauvais goût passaient leurs têtes..... d'où terreur du pauvre diable ! ! Il avait nom Pommet et l'on ignore toujours l'époque de sa mort ! Peut-être s'ensevelit-il dans son caveau, de peur des vivants !

Quelques Saintais encore de ce monde doivent se souvenir du nez de Dubourg ? Cet appendice nécessaire à l'homme appartenait à un original doublé d'un amateur de bon vin ! Dubourg s'habillait, à l'époque de notre plus tendre enfance, en « muscadin », culottes courtes, bas chinés, escarpins à boucles, habit et gilet à larges boutons dorés, le chef couvert d'un bicorne d'où s'échappait un catogan en forme de queue ; il venait, jonc en mains, vers l'heure

de midi, s'installer sur le cours en face la route conduisant à l'hôtel des Messageries, droit et fier comme pour accomplir un sacerdoce; alors, soulevant une masse de chair tremblotante et rougeâtre analogue au pendentif du bec des dindons, il saisissait avec un mouchoir imprégné de tabac l'extrémité de l'appendice nasal et bruyamment se mouchait ! L'histoire intime rapporte qu'il vendit son nez et ses agréments au docteur Forreau, pour la somme dérisoire de cinquante francs ! Hélas ! le docteur en fut pour ses frais, car, à la mort de Dubourg, tout s'égrena sans aucun résultat pour la science, dit-on !... Il ne reste, pour rappeler cette curiosité pathologique, qu'un icone sculpté comme pomme de parapluie, ce dont doit se souvenir notre ami G. Martineau, jadis possesseur d'un spécimen de cette rareté scientifique.

A une époque déjà bien lointaine, étaient venues s'échouer à Saintes quelques victimes de la Révolution que l'indemnité du milliard des émigrés n'avait pu satisfaire. On citait même un marquis de chambre qui, après avoir dissipé une somme assez rondelette, était devenu postillon de malle-poste. Deux autres, le frère et la sœur, de la grande famille de Beaumont, avaient élu leur domicile à Saintes, appelés sans doute par le souvenir d'ancêtres, possesseurs jadis de l'hôtel portant leur nom et situé rue Saint-Maur. M. de Beaumont habitait modestement la maisonnette du petit tailleur Sauley et n'avait d'autre occupation que celle d'arpenter la ville et ses environs, portant majestueusement une canne accrochée à sa longue redingote. Il était d'un mutisme particulier, dédaignant peut-être de parler en vulgaire public? Un jour, cependant, ce mutisme fit place à une violente colère : un jeune chien, du nom de Cabet, probablement intrigué par la démarche lente du bonhomme et tenté par la longueur inusitée de son vêtement, s'approche sournoisement du promeneur et, d'un coup de dent, lui enlève un large morceau de l'indispensable trop mûr assurément et, comme s'il était piqué de la tarentule, s'enfuit en agitant la loque. La scène se passait au Pré-Ravant, sur le haut des Roches, en présence de deux dames amies qui, en étouffant leurs rires, certifièrent mensongèrement que Cabet ne leur appartenait pas. — Mademoiselle Laurentine de Beaumont était d'une loquacité et d'une irascibilité telles que très difficilement elle pouvait vivre en bonne intelligence avec ses co-locataires voire même avec sa propriétaire. Un moment vint où une sorte de

tempête s'éleva dans la maison. Mademoiselle Laurentine reçut ce jour-là une verte correction..... elle alla porter ses plaintes par devant M. Char, le juge de paix de son canton et voulut à toute force, comme preuve à l'appui du sévice, montrer la partie lésée siégeant dans les parties basses! Ce fut à grand'peine que le juge put obtenir la non-exhibition de la blessure, tout en lui accordant l'indemnité demandée. Certains joyeux compères ont toujours prétendu que l'âge avancé de la personne avait seul empêché la démonstration du délit!

Alors que la politique agitait les esprits, on vit vers 1848 se former des réunions où, selon les ardents, devait se décider le sort de la nation. Chaque parti voulut avoir son club! C'est ainsi qu'emporté par le souvenir de ses ancêtres, le béquillard Tardieu présida un jour une assemblée de patriotes se tenant à l'ancien palais de justice..... Des discours de plus en plus tonitruants se faisaient entendre, quand le président, en sa sagesse, voulant mettre fin à la séance par trop orageuse, se leva et dit solennellement : « Citoyens, nous allons voter l'ordre du jour, passons aux voix. » « Voici la mienne » dit Thomas le charcutier, en faisant entendre un sonore bruit rétrospectif ! A partir de ce moment, il devint impossible de continuer les débats et le public évacua la salle en s'esclafant de rire !.....

Cependant, bien avant ces derniers événements, la ville de Saintes avait été injustement dépossédée de sa Préfecture, aussi comme protestation, avait-elle conservé un pan de muraille : la porte d'entrée du monument, où on lisait, s'étalant en grandes majuscules, le mot Préfecture. C'était une sorte de *Mane, Thecel, Pharès* à l'adresse de ses ennemis. Il est vrai que, par une sorte de compensation, on avait laissé à la pauvre cité la cour d'assises. Saintes était et est encore le chef-lieu judiciaire du département, où beaucoup de nous ont été témoins des luttes oratoires entre le ministère public et le barreau, à l'époque des maîtres tels que Limal, Vacherie, Gauden, Potier, etc, etc...

Le clergé aussi était très décoratif du temps du curé de Saint-Pierre, M. Réveillaud, qui dota notre belle basilique de ces grandioses colonnes de marbre provenant de l'abbaye des Dames! Ce respectable prêtre n'avait qu'un regret, celui de ne pas clore sa centième année; il mourut à quatre-vingt-dix-neuf ans et recevait jusqu'à son dernier jour, avec une affabilité charmante, « ses chers

paroissiens ». Ses vicaires vivaient en parfaite harmonie avec lui... ils avaient noms Person, Brillant, Bonnet et, par suite d'un jeu de mots, on disait souvent en énumérant les prêtres de Saint-Pierre MM. Réveillaud, Perdson, Brillant, Bonnet, ce qui faisait rire jusqu'aux larmes le digne et joyeux doyen... Hélas ! depuis de longues années, le souvenir de ces dignes personnages doit être effacé!!... Mais ce dont on tient à parler encore, c'est de la vaillante cohorte nationale qui eut pour chef le petit colonel Meneau. Lors des revues, et elles étaient fréquentes dans les premières années de Louis-Philippe, on voyait ce colonel minuscule grimper avec effort sur un grand cheval de gendarme et, accompagné du capitaine adjudant-major, l'orfèvre Butaud, passer majestueusement devant la troupe. C'était l'heure des uniformes brillants, et les sapeurs, avec leurs jeunes barbes, leurs bonnets à poil, leurs tabliers, leurs haches reluisantes, conduits par un impeccable caporal, symbolisaient la force et la crânerie des défenseurs du foyer. Hérit, le magnifique tambour-major, tout soutaché d'or, les moustaches en croc, brandissait sa canne avec dextérité, tout en ayant parfois la velléité de la lancer à une grande hauteur. On dit même qu'un jour, en passant le vieux pont, il franchit l'arc de triomphe!! Ce fut dès la formation de cette garde nationale que parut un moment le grand-père Yver. Toujours en mouvement, quoique déjà d'un certain âge, papa Gâte-Minutes, c'est ainsi qu'on l'appelait dans l'intimité, en souvenir de son métier d'horloger, voltigeait en habit d'adjudant-major, de la gauche à la droite du régiment, devançant souvent le colonel dont le cheval était mené prudemment au pas par un sapeur. La fréquentation des courses, fussent-elles nationales, avait développé chez papa Yver le goût des choses défendues dans les familles bourgeoises de ce temps-là. Il allait au café (!) prendre une belliqueuse tasse de moka !! Après le déjeuner de dix heures, il venait clandestinement s'asseoir sur le balcon de l'estaminet de la Couronne et, tout en humant avec volupté cette liqueur chère aux Orientaux et aujourd'hui si justement appréciée par bon nombre d'Européens, causait familièrement avec M. Menudier, le maître de l'établissement. Le pauvre cher homme avait perdu ses dents de bonne heure, il prit dès lors la singulière habitude de mâchonner sans motif plausible. Or, un certain jour, un mauvais plaisant dit à un petit pâtissier dont la corbeille touchait le bon vieillard : « Regarde ce vieux monsieur

qui est en train de caresser ta marchandise ! » L'enfant, croyant à la chose, alla réclamer le dû des gâteaux disparus..... Ce fut alors une violente tempête qui se déchaîna et, malgré les excuses faites par le maître du café et l'expulsion du gamin, papa Yver dit adieu pour toujours au balcon du café de la Couronne. Ce Monsieur Menudier avait un garçon du nom de Serbier qui, outre son habileté à servir les clients, avait une réputation de nageur exceptionnel en même temps que de sauveteur. Un jour, apercevant un lièvre traversant la Charente, Serbier franchit rapidement le parapet, se lança au plus fort du courant de la rivière et s'empara du fugitif dont le lendemain il fit un civet excellent. Tout près s'était formé un petit conciliabule ayant pour président le capitaine Leclerc, ancien officier du premier empire. C'était là, sur une espèce de plate-forme entourée de deux côtés par une grille mettant obstacle aux chutes dans la rue basse, que se réunissaient, le soir des belles journées, de vieux compagnons d'armes ayant fait ensemble la grande guerre : les colonels Mestreau, Meneau, de Millardin, l'ancien lieutenant Butaud, alors capitaine adjudant-major de la garde nationale, le capitaine Vilain... On papotait sur les affaires du moment, mais surtout sur les succès obtenus près des belles, lors des grandes guerres, ce qui n'empêchait pas les joyeux compagnons d'adresser plus d'une œillade assassine à l'adresse des jolies femmes de passage.

En remontant le cours de la Charente, on pouvait admirer la patience des pêcheurs à la ligne assis paresseusement à l'ombre des tilleuls séculaires bordant le quai Reverseaux et l'on arrivait bientôt à la place Bleue (ou Bel Air) située sur un ancien bastion au pied duquel coulait la Charente.

C'était sur cette place que marchands et saltimbanques venaient s'installer le 30 avril. Beau temps, où vivaient alors le célèbre jongleur Ali-Ka-Pchi et Colombier, le directeur du cirque. Belle rivière aussi que notre Charente aux eaux bleues qui recelait en son sein les fameuses palourdes perlières ! Ce qui donna l'idée à un professeur du Collège, M. Drouitteau, de prendre de bonne heure sa retraite et d'aller se fixer entre Courcoury et Chaniers pour exploiter les fonds de la bonne rivière et cela au grand ennui du commissaire de la marine, l'ami Guilmineau, chargé de veiller sur la non-destruction poissonnière amenée rapidement par de grands filets de fond dont l'emploi était nécessaire pour ce genre de pêche qui, du reste, fut loin d'enrichir l'entrepreneur.

Le collège de Saintes, où beaucoup de nous ont fait leurs études, était alors sous le principalat d'un homme intègre, excellent père de famille et par conséquent digne en tous points de diriger les jeunes gens : M. Moufflet, fin lettré, bon administrateur, était très aimé, malgré son abord sévère. Il était aidé en la discipline de la maison par le surveillant-général, M. Pelletier, fort actif, grand et rapide dépisteur des malices enfantines et pour cela peut-être surnommé le « Lévrier » du collège. Très intelligent, il s'était mis rapidement au courant de la langue anglaise pendant qu'il protégeait par sa présence les leçons du craintif M. Perrenet contre les espièglerie des élèves. Parmi les professeurs, il ne faut pas oublier de citer M. Pallu de la Barrière, professeur de rhétorique, qui, après certaines distractions originales, telles que l'admiration des canaris contenus dans les cages pendues à proximité de la classe et l'explication gymnastique des divers mouvements du nageur, traduisait à livre ouvert de longs passages de l'Œdipe à Colonne de Sophocle. M. Pallu savait allier une gaieté franchement gauloise à une perpétration profonde des difficultés helléniques et autres. Son fils aîné Léopold, notre condisciple et ami, eut une page mémorable dans notre histoire malheureuse de 1870 : ce fut en qualité de chef de brigade (il était alors capitaine de vaisseau) qu'il exécuta cette audacieuse retraite au milieu des ennemis et ramena à Lyon ce qui restait de ses hommes. Il mourut plus tard comme contre-amiral, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

Outre le collège, Saintes possédait plusieurs pensionnats : ceux de MM. Amouroux, Chemauser et un certain nombre d'écoles primaires à l'usage des enfants en bas-âge. Or, parmi ces dernières, qu'il nous soit permis de citer la petite école de Mme de Saint-Guiron. Cette pauvre vieille dame, abandonnée par son mari dissipateur, avait été obligée pour vivre d'enseigner, à prix réduits, les premières notions de l'alphabet, mais douée d'une pruderie particulière, toute de souvenance peut-être, elle nous apprenait à épeler ainsi : ca ce ci co çu ! A ceux de nous qui avaient oublié la cédille, des baguettes appropriées à la distance les rappelaient à l'ordre et aux convenances. En face du collège se trouve la chapelle qui, au moment de la distribution des prix, ouvre ses portes à deux battants pour recevoir les parents et amis des heureux du jour. Depuis une époque relativement récente et bien après M. Lacurie, le très regretté aumônier, cette chapelle a été artistement décorée par deux

enfants du pays, les peintres E. Hérisson et Et. Auger. Or Hérisson chargé tout spécialement de peindre les apôtres, a eu l'originalité de leur donner le visage des membres du gouvernement provisoire (1).

A côté d'E. Hérisson, des frères Auger, d'Augain, doit se placer J. Castagnary, tant par ses écrits, ses salons, que par sa position comme directeur des Beaux-Arts, qui lui permit plus particulièrement de venir en aide aux talents naissants. Lui aussi aimait beaucoup sa bonne ville de Saintes, où, disait-il, il allait fouler la charmante promenade du cours « véritable tapis pour l'amateur de causeries à la marche lente ».

Saintes, l'ancienne Mediolanum des Gallo-Romains, restera la patrie des archéologues, tant son sol fourmille de souvenirs de l'époque romaine. Ses arènes, son arc de triomphe de Tibère Germanicus, son église romaine souterraine de Saint-Eutrope, dans laquelle fut découvert par le principal Moufflet et l'abbé Lacurie le tombeau du martyr, la fontaine de Sainte-Estelle, cette fille du propréteur catéchisé par Eutrope, tous ces précieux souvenirs d'une époque très éloignée attestent l'importance dont a joui la capitale du Santons et, à tous ces titres, recommandent la bonne ville de Saintes aux soins de la Société archéologique qui, sans doute, mettra fin un jour aux déprédations des gens malintentionnés.

---

(1) Il s'agit non du gouvernement provisoire de 1848, mais bien du gouvernement du 4 septembre 1870 (A. M. G.)

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN-MAJOR

I. — Souvenirs de Crimée

VERS LA CRIMÉE

C'était en automne, vers la fin d'octobre 1855, lors de la guerre de Crimée. Désigné pour faire partie des ambulances de l'armée d'Orient, je me mis en route pour Marseille.

. . . . . .

Nous arrivâmes dans la grande ville du Midi. Logés, aux frais d'un Marseillais récalcitrant, dans un grand hôtel de la banlieue, nous attendîmes patiemment le jour et l'heure de notre embarquement.

A cette époque où le vent patriotique tournait vers la Turquie, notre alliée, on se laissait aller au doux farniente du Musulman; les cafés se mettaient à l'unisson de ceux de Stamboul, les garçons habillés en Turcs nous apportaient la boisson chère aux Orientaux et le narguilé de Latakieh. C'était un avant-goût des mœurs qui nous attendaient en Orient.

. . . . . .

Après avoir visité Marseille, ses monuments et « le théâtre où débutait alors Montaubry, et ses centaines de cafés-chantants », *le jeune médecin s'embarque.*

« Enfin, le 11 novembre, le *Gange*, grand transport à vapeur, se mit en marche nous emmenant vers les pays d'Orient. »

. . . . . .

Ce transport fait escale à Messine, qu'on visite. — « Des jeunes gens portant une sorte de vêtement ecclésiastique, c'est-à-dire une culotte violette, une espèce de grande jaquette et un tricorne, se présentèrent à nous pour nous faire visiter les différents lieux de

la ville. Ces aimables cicérones étaient ce qu'il est convenu d'appeler des Monsignori, demi-prêtres, d'une moralité douteuse, nous assura-t-on plus tard. Peu d'entre nous profitèrent de leurs bons offices. Nous fiant donc à notre flair, nous nous élançâmes dans la Strada Ferdinando, belle et longue rue, pavée de larges dalles; plusieurs de nous, après avoir admiré les magasins de la ville, entrèrent à la cathédrale juste au moment où l'on célébrait les funérailles d'un officier de marine français; un orchestre militaire italien, après avoir fait entendre ses morceaux les plus mélodieux, accompagna la dépouille mortelle jusqu'au lieu du repos et instinctivement nous suivîmes le cortège jusqu'à l'entrée du jardin public où le gardien vint nous recevoir, un bouquet de violettes à la main. »

Le voyage se continue par le cap Matapan, Cérigo. — « Du bord on n'apercevait que des rochers veufs de végétation et quelques cabanes, logements informes de pêcheurs. » — *Athènes, où une quarantaine força les passagers du* Gange *à demeurer à bord, — Gallipoli, où ils peuvent descendre et où le Dr Ladoire rencontre* « un chasseur d'Afrique, en congé de convalescence, » *qui* « vint nous avertir que nous avions à nous méfier du cawedji....et quelle ne fut pas ma surprise, quand je reconnus en ce cavalier un ami d'enfance. »

« Des Dardanelles au Bosphore, le trajet ne fut pas long.... et un beau matin, nous entrions dans la Corne d'Or. »

Il y a peu à glaner dans le récit de la visite à Constantinople, — « D'un aspect tenant de la féerie, à l'extérieur, » qui « ne présente plus au débarquement que des rues étroites, sales, où s'accumulent les immondices que heureusement font disparaître en partie les chiens du quartier, quand vient la nuit. » *C'est le Constantinople du XIXe siècle. Notre voyageur y fait une sortie nocturne.* « Nous sortîmes en file indienne et chacun de nous tenant d'une main une lanterne vénitienne et de l'autre un gourdin, nous nous risquâmes au dehors... car, dans cette ville de mœurs primitives, la lune seule éclairait les voies étroites et les caniches grognaient à qui mieux mieux à notre approche .. » *On rentre au logis, mais* « à peine au repos, le son d'une musique barbare nous réveille en sursaut ..l'un de nous, n'y tenant plus, s'habille à la hâte et court vers l'établissement où résonnaient les cymbales et la dorbeka, — sorte de tambour de basque ressemblant à une cruche dont le fond

aurait été remplacé par une peau d'âne. Notre ami revint longtemps après, mais cependant peu enthousiasmé du spectacle improvisé. C'étaient des nègres dont les grimaces et les contorsions bizarres mêlées de cris assourdissants faisaient le fond des plaisirs peu variés de la maison. »

« Dès le lendemain matin, lors de notre visite à l'Intendant, nous fûmes avertis qu'il nous fallait attendre quelques jours pour notre embarquement vers la Crimée.

« Dans nos courses à travers cette ville pittoresque, nous nous croisions à chaque pas avec des gens de toute nationalité et portant des vêtements sans analogie avec les nôtres, c'étaient des Turcs, beaucoup de Grecs, les premiers en pantalon noir, redingote de la même couleur, à une seule rangée de boutons, et coiffés invariablement du fez national; c'étaient là les modernes, car les vrais Turcs, au contraire, portaient le turban, la culotte bouffante et les babouches. Les Grecs, eux, avaient adopté le costume musulman, moins le turban qu'ils remplaçaient par un fez amarante. De graves Arméniens, à la longue robe noire, au bonnet de fourrure, circulaient à côté des Circassiens coiffés à la persane et portant sur la poitrine leurs nombreuses cartouchières. Et nous, nous passions au milieu de cette population bigarrée sans que l'on daignât nous accorder même un regard. La capitale de l'Empire Ottoman attire en effet vers elle, en sa qualité de métropole, les populations de l'Anatolie, de la Syrie, de l'Arabie, de l'Égypte, de la Tunisie, des Oasis même. Italiens, Français, Anglais, Allemands et même Américains viennent en foule prendre part au commerce du Bosphore. »

Rien à retenir, ou presque, de ces sorties en ville, sauf un trait ou deux. — « Presque à la sortie de la Mosquée, se trouve la pointe du Sérail, emplacement de l'ancienne Byzance, où plus tard fut établie une ambulance » *et cette rencontre* : « Nous eûmes l'occasion de voir circuler les carrosses Louis XV, dans lesquels étaient entassés des femmes turques, au visage imparfaitement caché par une gaze légère... »

« L'ordre vint d'embarquer et un petit vapeur nous conduisit rapidement à bord du *Brésil*, gros bâtiment de transport ancré à Beicos. L'aspect du navire, dont le confort nous réjouit, nous faisait bien augurer de l'issue de notre voyage vers la Crimée; malheureusement, comme nous nous en aperçûmes plus tard, nous avions

tort de nous fier à l'apparence. A peine avions-nous levé l'ancre que, par suite d'une fatalité inexplicable, un courant vint nous jeter sur un brick norvégien, qui dans le choc perdit son beaupré Enchevêtrés l'un à l'autre (les matelots déjà pris de désespoir) on ne bougeait plus. Les deux navires demandèrent un sauveteur. Il fallut qu'un remorqueur turc, appelé de Constantinople, vînt nous tirer d'embarras. Le *Brésil*, délivré de son entrave, s'élança alors dans le Bosphore. »

La traversée du Bosphore s'effectue de nuit. La mer Noire n'est pas très clémente, à son ordinaire ; mais on arrive cependant en Crimée.

La terre de Crimée fut signalée. Le froid se faisait vivement sentir, et la neige, tombée les jours précédents, s'était transformée en une boue épaisse. On nous débarqua à la pointe de la Chersonèse-Tauride, dans la baie de *Kalmich* ou *Kalmeisch*, le port français de l'armée alliée, tout grelottants et sans autre guide que notre instinct.

Timidement, avec un camarade, nous nous approchâmes de l'ambulance de l'endroit, pensant être accueillis comme des naufragés, mal nous en prit, car l'espèce de cerbère dévolu à la garde des malades, s'exhala en plaintes amères contre ceux qui venaient troubler la quiétude des habitants du lieu. Bref, ne pouvant songer à aller chercher un refuge sous les baraques constituant cette sorte de village appelé *Kalmeisch* nous prîmes l'héroïque résolution, après avoir laissé nos bagages à la discrètion (?) des officiers de campement, de nous mettre à la recherche du quartier général distant de cinq ou six kilomètres de là. . Nous voilà donc en route, à pied, enfonçant à chaque pas dans la fange. . Quand, ô destin favorable ! de braves tringlots s'apercevant de notre détresse et cent fois plus humains que les confrères kalmeischiens, nous firent accepter des places dans les fourgons de l'État. C'est ainsi que nous fîmes notre entrée au quartier général ! Là nous fûmes reçus par le médecin en chef de l'armée, M. Scrève, d'une façon cordiale. Cet honorable principal, coiffé d'un bonnet tartare, le torse couvert d'une peau de mouton et les jambes enfouies dans d'énormes bottes fourrées, nous souhaita la bienvenue et nous offrit les primeurs de sa table. C'était du saucisson, du lard fumé et un liquide innommé d'une nationalité douteuse. Le médecin chef nous initiait tout de suite aux charmes de la vie des camps. Puis

la conversation plus ou moins animée nous permit d'atteindre la nuit et avec elle le moment du repos. Un toit en planches surplombant une excavation assez grande et dans laquelle on avait presque entassé châlits, matelas pauvres de laine et des couvertures d'une calvitie précoce, fut chargé de nous préserver des maléfices atmosphériques... si à redouter vers la fin de novembre. En peu de temps, des ronflements sonores prouvèrent aux voisins que mal de mer, fatigues et ennuis de toute espèce étaient oubliés. Le réveil, qui se fit à une heure assez avancée de la matinée, nous trouva presque ahuris de nous rencontrer en un trou infect, couvert de boue et la mine sordide. On ne se reconnaissait plus. Chacun de nous se demandait: Quels sont ces êtres misérables étendus sur des grabats en harmonie avec leurs visages terreux ?

Cependant, avec l'aide de braves troupiers, on prit mine et l'on put se présenter décemment devant le médecin-chef. Ce dernier après quelques questions plus ou moins scientifiques, nous laissa libres de retourner au campement à la recherche de nos bagages. Cette fois-ci, le voyage se fit dans une voiture presque élégante servant au transport des officiers malades. [*autre ms.* des malades de distinction]. En peu de temps et à peu d'exception près, nos malles furent retrouvées [*autre ms.* à l'exception de celles d'un de nos amis qui fut pendant longtemps obligé de se contenter du seul linge qu'il portait sur lui] et, dès le lendemain, chacun de nous reçut sa désignation. Le sort me favorisa. Je fit partie en effet d'une ambulance composée d'hommes charmants. Je fus reçu presque à bras ouverts par les vétérans de la médecine militaire. Le chirurgien en chef, M. Goult, en vrai père de famille s'informa de nos moindres besoins et, malgré la grincherie des officiers d'administration, tapissa ma baraque des plus belles et des plus chaudes couvertures qu'il put trouver... Et dire que cet excellent homme, qui était la bonté et l'obligeance même, devait être une des premières victimes du typhus !

Dès le soir même, à dîner, je faisais connaissance avec tous les membres de cette honorable famille militaire : médecins, pharmaciens, officiers d'administration et aumônier. Une longue table, dressée dans une baraque assez confortable, permettait à tous de s'installer aisément, un grand poêle en fonte répandait une douce chaleur dans la salle, ce qu'avaient mis à profit les comptables,

pour, en sybarites qu'ils étaient, établir dans les salles voisines et leur couchage et leurs bureaux.

Après le repas du soir, surtout, des conversations plus ou moins badines, voire même des chants dits par des ténorinos de circonstance, égayaient la réunion quasi familiale. L'aumônier, homme jeune, plein de tact, s'éloignait, quand la chanson devenait par trop gauloise. C'était un charmant convive, d'humeur joviale, parfait écuyer, et, pour sa commodité, revêtu d'une sorte d'uniforme sombre, avec képi, passe-poilé d'argent, il parcourait à cheval de longs espaces de la Chersonèse. Il n'eut qu'un ennui, et ce fut avec un adjoint-comptable grossier qui se considérait comme un juste pondérateur des vivres de la table. Plus tard, après avoir été touché par le typhus, il fit le voyage de Jérusalem et ne reparut plus au camp...

Le mois de décembre se passe en causeries, en visites aux camarades, lesquelles se faisaient à cheval et par des sentiers bien souvent obstrués par la neige. Il me souvient qu'une fois, surpris par la nuit, je ne pus reconnaître mon chemin que grâce à l'intelligence de mon cheval. Ce brave animal, tartare d'origine, me ramena au milieu des miens.

Or, l'hiver fut très rigoureux en décembre 1855 et surtout en janvier 1856. On ne pouvait ouvrir les tentes des malades que lorsque les rayons du soleil venaient à notre rescousse. Le typhus venait d'éclater, de nombreux malades encombraient et les baraques et les tentes supplémentaires, les décès devenaient quotidiens et les pauvres misérables, en leurs derniers instants, ne pouvaient défendre leurs lèvres et leurs paupières contre la voracité des rats!! Et dire que quelques-uns de nous trouvaient délicieux et très appétissant un ragoût de ces ignobles rongeurs!

Bien avant ces affreuses misères, la Christmas fit son apparition à la table de l'ambulance en la *persona grata* d'une magnifique... dinde truffée !!! Ce fut l'occasion de reléguer au dernier plan le lard salé et autres victuailles de la consommation ordinaire et de faire couler des flots de bordeaux, rappelant ainsi la patrie absente. Les virtuoses, en si « joyeuse compagnie », entonnèrent le *Pré aux Clercs* et certains morceaux de la *Dame Blanche* qui vont au cœur du soldat : « Ah! quel plaisir d'être soldat! » Inutile de dire que les artistes, entre autres le médecin-chef, recueillirent une ample provision de bravos.

Mais, quelques semaines plus tard, la joie se changeait en deuil! Ainsi le veut parfois le destin!... Sans cesse en contact avec les typhiques, les plus anciens d'entre nous disparurent pour toujours, suivis de près par les novices du métier... L'ambulance fut dispersée. Malades et convalescents ne se revirent plus. Et rien cependant jusque-là ne faisait prévoir une telle calamité. Après le service, en effet, on organisait des courses à cheval, on allait à travers cette Chersonèse, tant vantée par les poètes, à l'extrémité de laquelle se trouvait un beau cirque ou s'élève le monastère de Saint-Georges. Ce monument, bâti à la cime, est destiné à abriter les futurs aumôniers de la flotte russe qui sont sous les ordres d'un vénérable archimandrite. Ce fut dans ces servitudes que les Anglais commencèrent à établir leur hôpital qui, peu à peu et grâce (1) à l'aide de Miss Nightingal, devint une ambulance sérieuse... En 1855, il avait été respecté par les alliés et recevait fréquemment des visites. On pouvait descendre par un sentier jusqu'au bord de la mer et cela au milieu d'arbustes de toute espèce, l'eau était d'un bleu splendide et de cette sorte de petite baie émergeait un énorme rocher de forme conique. Les moines psalmodiaient dans leur chapelle sans paraître se préoccuper des visiteurs. Parfois l'archimandrite ee montrait à nous et souriait lorsque nous lui parlions de πολυφοσθοιο θάλαττης

Je me trouvai un jour en présence d'un site étrange et sauvage, un vrai nid de pirates! C'était Bala-Klava dont les maisons se tiennent comme plaquées sur le flanc d'une colline élevée dominant le port. Celui-ci, très profond et parfaitement abrité, contenait la flotte anglaise. C'était autrefois une sorte de repaire dont la police russe empêchait l'entrée aux navires, excepté aux bateaux en détresse et aux pêcheurs. Nos alliés, en gens pratiques, avaient relié ce port avec leur camp au moyen d'un railway. Près de là, les Piémontais, tapis dans des sortes de taupinières, attendaient les événements (2).

---

(1) 1er ms... « Les Anglais avaient établi un hôpital en partie dans les servitudes du monastère, en partie dans des baraques où le confort le disputait à l'habileté des médecins. Une de ces nobles femmes, dont la vie n'est qu'un dévouement Miss Nightingal, avait sacrifié sa fortune, sa santé, pour venir en aide aux malades. Non seulement l'Anglais, mais aussi le Français avaient part à ses libéralités. Le vin de Porto, par ses ordres, circulait dans les deux camps et réconfortait les alliés »

(2) 1er ms... « A l'instar de la marmotte, avaient construit, pour s'abriter l'hiver, des huttes rondes, recouvertes de terre... »

Vers janvier, ayant appris qu'un de mes amis, employé des postes, campait près de la forêt de Baïdar, propriété du prince Woronzoff, je montai un matin mon petit cheval tartare et tombai dans les bras d'un vieux camarade de collège. Prévenu par un petit mot envoyé de la veille, il me présenta à son commensal, un lieutenant de gendarmerie, qui, ces jours derniers, avait abattu un chevreuil dans la forêt. Le repas fut fort gai, et on fit amplement honneur au cuissot, on porta un toast au chasseur...

Nous nous étions hasardé parfois dans les rues de Sévastopol, au risque de recevoir les obus dont les Russes, du haut de leurs forts du nord, s'amusaient à gratifier les visiteurs de la ville en ruine. La curiosité, l'imprévu, la nécessité souvent faisaient que l'on tournait le dos à la prudence et l'on accourait dans la ville soit pour arracher quelques solives, soit pour recueillir quelques souvenirs de cette lutte entre deux nations, qui l'ont bien prouvé plus tard, étaient loin de se détester. Il me souvient qu'un jour le pharmacien de l'ambulance (Granal), photographe à ses heures, revint vers nous tout essoufflé et encore ému d'une aventure qu'il nous conta en ces termes : « J'avais choisi un emplacement des plus convenables pour y établir mon appareil. Je me réjouissais déjà de voir l'image qui allait se produire, quand un obus, venant passer au-dessus de ma tête, me donna à réfléchir. Je continuai cependant mes préparatifs, l'œil fixé sur la « Ville Auguste », quand un deuxième projectile m'incita à reconnaître qu'il était temps de se retirer... et ce fut en rampant que je pus saisir et emporter à la hâte l'instrument pacifique que les Russes avaient peut-être pris pour un engin de guerre. Je me sauvai précipitamment, salué encore par un dernier obus qui éclata à quelques pas de moi en m'éclaboussant. Notre camarade se frottait les mains en riant et en disant, ce qui était vrai : « Ils ont eu beau faire, je tiens la vue de Sévastopol ! » Pauvre Granal, quelques jours après, il était emporté par le typhus !...

A quelque temps de là, assis avec un de mes amis, Roche, en haut du grand Redan, j'assistai à la destruction des deux forts ennemis qui, minés par nos sapeurs, tombèrent en poussière. Il est vrai que, comme dernier coup de théâtre, les Russes lancèrent un feu d'artifices, composé d'obus, à la destination des curieux qui s'étaient établis en face, à Malakoff. Cette plaisanterie militaire resta à l'état de bouquet de la fin sans aucune égratignure pour la foule.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, le typhus faisait des siennes, semant surtout parmi nous ses horreurs. Vers février, touché par le fléau, je fus expédié au quartier général où la convalescence vint me trouver et m'arracher du milieu des victimes. Les hostilités venaient de cesser, un armistice précurseur de la paix permit alors notre transport dans une maison de Sévastopol que le bombardement avait épargnée...

Peu à peu les horreurs de la guerre et de l'épidémie ayant fait place à une accalmie générale, on put tout à son aise visiter, Russes et Français, cette cité presque réduite en cendres.

. . . . . .

La ville avait été prise, mais non occupée, car les forts situés au nord de la rade en empêchaient encore l'approche et ce ne fut qu'en 1856, que, la paix faite, ennemis et amis purent circuler à l'aise dans les rues pleines de décombres. . . . . .

Peu de maisons étaient restées debout depuis le siège, une seule avait été aménagée pour les médecins convalescents. On prenait les repas dans une sorte de restaurant dont le plafond avait été troué par une bombe et qui était tenu par d'anciens cantiniers. La paix étant définitivement conclue, nous vîmes alors défiler une foule de Russes de tout grade, heureux de revoir ces lieux, illustrés par leur vaillance.

Un jour, au moment de notre repas du matin entrèrent des officiers (1) à uniforme blanc. Leur figure franche, leurs saluts à la française nous engagèrent bientôt à aller vers eux. Un instant après, attablés avec nous, ces braves devinrent nos intimes; tous parlaient français... Alors, le champagne aidant, on fêta gaiement notre rencontre ! Que de serments d'amitié échangés à cette époque — et dont nous devons nous souvenir aujourd'hui que rien ne s'oppose à cette alliance de deux grands peuples ! Et alors surtout que la rage tudesque lâche sur nous les assassins de la frontière. — [1er ms].

La journée finit trop tôt pour tous et nous nous séparâmes à regret... On se revit, quelques jours après, à la revue passée en l'honneur du général russe Luders. Les mains se serrèrent cordialement encore et l'on se sépara pour toujours. Comme épilogue : quelques cosaques, traversant notre ambulance, furent entourés

(1) Une douzaine (1er ms).

et obligés de vider maints verres à la santé du nouveau tzar Alexandre [*tzar : Ier ms* : Quelques cosaques égarés au milieu du camp français, furent entourés et gorgés de vin, c'était un dernier adieu à nos amis les Russes.]

SÉJOUR A PRINKIPO

Les pages qui suivent comportent le récit du séjour que fit le médecin-major E. Ladoire dans la petite île de la mer de Marmara, avant de rentrer en France, et de ses excursions, tant à Constantinople que sur la côte de l'Asie Mineure. Certains aperçus, certaines aventures et certaines opinions méritaient d'être retenus. C'est ce que nous avons essayé de faire :

« La paix définitivement conclue, les troupes se mirent en route pour retourner en France. Les malades furent évacués sur la capitale de la Turquie et un grand nombre de convalescents embarqués à destination de Prinkipo, la plus grande des îles des Princes, en face de l'Asie Mineure. Tous ceux de nous qui étaient à Sévastopol furent dirigés vers ces îles, situées à *une heure* de vapeur de Constantinople. C'est là que, chargés du service des convalescents, nous devions attendre notre ordre de rapatriement. Le camp, dressé sur la colline au milieu des sapins, offrait à l'œil un spectacle pittoresque. L'air de la mer, des mesures hygiéniques de toute espèce devaient balayer pour toujours les restes du fléau typhique, malheureusement quelques tombes s'ouvrirent encore. Peu à peu cependant toute crainte disparut et une douce quiétude remplaça nos émotions du siège. Nous eûmes alors tout le loisir de visiter notre domaine.

Les îles des Princes, gouvernées par un bey, ne sont pas toutes habitées ; Kalchi et Prinkipo sont à peu près les seules qui possèdent des indigènes. A Kalchi les Arméniens sont en majorité, et Prinkipo est exclusivement peuplé de Grecs. Ces deux îles sont du reste séparées par un mince détroit.

. . . . . .

Prinkipo émerge à une hauteur considérable de la mer de Marmara et le bourg exclusivement bâti en bois semble être un lieu de plaisance, tant qu'à certains moments de l'été les vapeurs de Constantinople font la navette de la Corne d'Or au petit port de l'île (1). C'est la résidence du gouverneur de l'archipel, un gros bey

(1) Var. C'est là en effet que viennent s'ébattre les Grecs que les soucis de la vie d'Orient chassent du monde des affaires.

à la face réjouie, au ventre bedonnant, qui, comme le roi d'Yvetot,

Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume....

Sur le bord de la mer, mais cependant à une certaine hauteur, une promenade sinueusement tracée était bordée, à défaut d'arbres, de cafés en plein vent, séparés les uns des autres par des sortes de cages en bois à hauteur d'appui où se réunissaient au coucher du soleil ceux et celles que les sympathies attiraient. Des poteaux espacés et regardant chaque lieu de plaisir attendaient, ornés qu'ils étaient de maitaps (chandelle romaine), le feu qui s'allumait au signal du tendre ami de passage. Et pendant que le maitap étincelait, que les amateurs fumaient le tchibouk, tout en savourant l'excellent moka, les musiciens modulaient leurs airs les plus en harmonie avec la gaîté du lieu.

Et plus bas un Anglais faisait son possible pour jeter lui aussi sa note joyeuse en parcourant sur un caïque enguirlandé et resplendissant de mille feux vénitiens la mer calme et profonde de ces contrées !

Du bourg de Prinkipo on arrive par une route montueuse jusqu'à l'endroit où en 1855 on avait établi un camp de prisonniers russes et où aujourd'hui se dressaient nos tentes. Les prisonniers avaient été rendus, mais certains parasites à la piqûre cruelle, abandonnés par les Russes, guettaient au passage les imprudents qui se hasardaient dans l'ancien camp. Les bonnes sœurs voulant abréger la route furent souvent victimes de ces acrobates sanguinaires. Heureusement nous habitions à une certaine distance de ces dangereux voisins. La maison d'un pope nous servait de refuge en attendant les baraques promises. Sous ce toit hospitalier on trouvait non seulement un abri, mais encore des moyens de transport pour parcourir les environs et franchir avec plus ou moins de rapidité les deux kilomètres qui nous séparaient du village. Le pope et son fils Thémistocle nous louaient pour une somme très modique de braves coursiers à longues oreilles qui parfois nous menaient à une allure appréciable.

Ce pope habitait donc avec nous une sorte de monastère situé presque en bas de la côte, mais, outre cette maison ecclésiastique, l'île contenait deux monastères grecs. L'une de ces habitations, le monastère Saint-Georges, occupait la cîme la plus élevée de l'île et attirait, le jour de la fête du patron des Grecs, une affluence de

pèlerins, venant non seulement du bourg, mais aussi de l'Asie Mineure. C'était alors une exubérance de joie telle que l'on se demandait si l'on était revenu aux mœurs des beaux siècles de la Grèce. Le tableau du saint était promené autour de l'établissement et escorté d'une centaine de dévots qui, se bousculant, se frappant même, arrivaient enfin à toucher le diadème de métal qui entoure la tête du saint. Quand venait le soir, nous étions invités à participer aux grandes rondes dansées au son d'une voix nasillarde en l'honneur du patron de l'Hellade.

L'autre monastère, celui du Christ, disparaissait sous d'épais ombrages et restait clos à l'étranger. Toute cette partie Est de l'île, les monastères, notre camp, faisaient face à l'Asie Mineure, tandis que l'autre versant, formé par des rochers abrupts et presque inaccessibles, était tourné vers la pleine mer à l'Ouest et, habité seulement au moment de la ponte, par des milliers de sansonnets au plastron rose que les naturels appelaient merles roses. Les troupiers s'échappant du camp faisaient main basse sur les œufs, afin d'agrémenter l'ordinaire, tandis que certains industriels se faisaient un plaisir, autant qu'une économie, d'offrir à leurs clients ce qu'ils appelaient des ortolans.

Notre conteur note encore les restes d'une « mine ferrugineuse » ruinée que gardait un Turc, les promenades aux « maitaps » ou simplement aux « lucioles », puis se sent attiré par le voisinage de l'Asie Mineure, où il fit deux excursions cynégétiques. Débarqué au village de Kartal, peuplé de Grecs, hébergé chez un habitant, il rentre par un caïque à l'ambulance « après une ample moisson de gibier de plume ». La seconde promenade sur ce rivage « aujourd'hui si tranquillement endormi » ne tarde guère :

« Nous prîmes avec nous un zouave et un tringlot parmi les plus robustes des convalescents pour nous venir en aide pendant toute la durée de notre excursion. » « Au village nous retrouvions notre ami le Grec qui nous procura un cheval de bât et son conducteur. » *On les conduit vers l'intérieur; on passe la nuit à la belle étoile parmi l'inquiétude des populations.*

« Dès l'aube, pour mettre fin aux transes de ces braves gens, nous leurs fîmes comprendre que nous arrivions en amis ; *ils louent des ânes et en route pour la* « forêt du Sultan », au pavillon de chasse duquel ils parvienent.

« Un de nous se détacha, et, guidé par un officier turc, le gar-

dien de l'immeuble, il pénétra dans l'intérieur. Notre ami nous rejoignit peu d'instants après en déplorant le peu de courtoisie à notre égard de cet employé qui, sachant bien qui nous étions, ne nous avait pas offert un abri momentané dans la maison de son maître. Mélancoliquement nous continuions notre route, quand des sons mélodieux vinrent frapper nos oreilles. Nous précipitâmes nos pas et au débouché d'une clairière nous nous trouvâmes tout à coup au milieu d'un village arménien. Chaque maison ornée d'une vérandah contenait un certain nombre de personnes portant la robe sombre, le fez rouge, caractérisant cette race douce, calculatrice, qui, en raison de ses mœurs paisibles, trouve si peu de justice vis-à-vis des Turcs et Kurdes. Quelques-uns tenaient une sorte de mandoline et exécutaient les airs les plus variés.

Nouvelle nuit en plein air sur « des lits de fougères ». Le lendemain point de gibier! on abat une cigogne. « Cet oiseau regardé par les Orientaux comme sacré, fut caché au plus profond de nos bagages », et on s'arrête pour déjeuner.

« Un écervelé, l'ami Roche, aperçut tout près de nous des oies domestiques... Il prit à part le zouave et le tringlot et peu après trois victimes furent apportées. Malheureusement, les chapardeurs avaient été vus, des cris de femmes se firent entendre et en un moment nous fûmes entourés de mégères, peu s'en fallut que l'on ne nous fît repentir de notre forfaiture. Une grosse pièce d'argent arrangea l'affaire, tout en mécontentant les chasseurs marrons. On se promit alors de surveiller les faits et gestes de notre trop indépendant camarade. »

La chasse reprend, on abat des tourterelles, puis on fait une rencontre :

« On fut réveillé par les sons de mandoline et par le timbre éclatant des cymbales qui vinrent rappeler que l'on se trouvait en Orient. Et l'on aperçut au loin plusieurs chars rustiques tout enguirlandés et tirés par des bœufs au pas majestueux. Des cavaliers caracolaient autour de ces véhicules, dans lesquels musiciens, jeunes gens, jeunes filles couronnées de fleurs, remplissaient l'air de leurs chants d'allégresse. C'était une noce arménienne en promenade! C'est alors que deux cavaliers nous apercevant s'avancèrent rapidement vers nous, et, malgré notre costume délabré, reconnaissant avoir affaire à des officiers

français escortés de leurs ordonnances, nous présentèrent la main en nous souhaitant la bienvenue. Nous étions dans la propriété de l'un d'eux! Je crois même qu'on nous aurait invités à faire partie du cortège, si nous en avions manifesté le désir. Quoi qu'il en soit, après avoir fait accepter au père de la mariée quelques tourterelles, nous reçûmes de ce dernier, demeurant à Kalki, l'assurance d'un bon accueil, quand il nous serait loisible de lui rendre visite dans son île. Un instant après les cavaliers partirent au galop et le cortège disparut peu à peu, nous laissant sous le charme de cette étrange vision. »

La route continue; puis c'est le retour, avec des arrêts pour des repas imprévus. Tantôt on s'arrête dans un village turc, chez un cafetier grec pour arroser «l'oie» d'un « vin, dit de Ténédos, fin et velouté comme le beaujolais», *où au sortir de la prière les musulmans viennent boire le café,* « accroupis sur de moelleux tapis»; *puis on déjeune d'un agneau acheté sur le chemin au berger, et l'on trouve le dessert au milieu d'un verger.* « Nous nous mîmes à croquer à belles dents des cerises qui nous parurent d'une saveur exquise et cela à la barbe d'un Turc bénévole qui semblait habitué à cette sorte de sans-façon » *et l'on rentre enfin à Prinkipo,* après s'être embarqué au village de Pendik.

« Pendant notre absence, on avait terminé notre baraquement. C'était une assez coquette maisonnette en bois, divisée en compartiments à destination individuelle. Le confort absent avait fait place à la simplicité la plus élémentaire..... Une salle commune nous réunissait aux heures de repas, et, ce qu'il y avait de plus affriolant, c'est que, des fenêtres, nous pouvions dès la matinée nous jeter dans la mer et cela en compagnie d'énormes couleuvres guettant les petits crustacés. »

En terminant le médecin-major insiste sur les relations qui ne tardèrent pas à s'établir entre les Grecs et les docteurs de l'ambulance.

« Plusieurs d'entre nous, heureux de se remémorer leurs auteurs classiques, cherchaient à entamer des conversations avec les gens du pays. Or, ces excellents Hellènes ne nous aimant guère, parce que nous avions secouru les Turcs, ennemis de leur race, éprouvaient un malin plaisir à nous entendre argoter dans la langue. Peu à peu, ils finirent par nous adopter, d'autant que nous avions

choisi notre quartier général dans un café peu achalandé jusqu'alors et qu'en peu de temps la maison devint des plus gaies. C'était le moment des bains de mer, et de Constantinople venaient s'ébrouer, pour ainsi dire, une foule d'habitants de la capitale.... On allait au débarcadère assister à l'arrivée des voyageurs et par conséquent examiner chaque groupe de touristes, les uns au costume oriental, fez, vêtements amples à la turque, les autres habillés à la française d'après les modes les plus parisiennes, surtout chez les femmes. On se serait cru à une station balnéaire d'Europe, n'était l'entourage domestique.

« La plupart de ces nouveaux arrivés avaient en leur possession locative ou autre une sorte de villa. Il y avait cependant une sorte d'hôtel-restaurant-music-hall où l'on logeait les indépendants et ceux ou celles qui fuyaient le monde des affaires. Point ici de force publique, si ce n'est un cavash, sorte de gendarme qui avait surtout pour mission d'accompagner le bey dans ses visites plus ou moins intéressées chez notre commandant de place, dans l'espoir, tout en promettant le medjidieh au Commandant, de recevoir un jour l'étoile de la Légion d'honneur. Autant que je puis m'en souvenir, je crois bien que ni l'un ni l'autre ne fut favorisé par le destin!

« Le beau sexe n'offrait pas, à l'exception cependant d'une seule personne, le type caractéristique de la Grèce antique. Le sexe fort, au contraire, avait un aspect noble, fier, surtout dans la basse classe, les rameurs, surtout, qui portaient avec grâce le costume du Palicare. »

Notre médecin excursionne assez souvent à Constantinople.

« Parfois, en compagnie d'un jeune homme du pays, je visitais les curiosités du lieu : mosquées, palais, ruines et anciens aqueducs et j'étais frappé d'entendre mon cicérone parler à la fois turc aux gardiens, anglais avec un habitant de la Grande-Bretagne et un peu français avec moi. Réellement les Grecs, presque tous polyglottes, sont les vrais possesseurs et du commerce et du sol. »

Mais il revient à son île qui le charme. C'est là qu'il se lie finalement d'amitié avec une famille grecque de banquiers à Constantinople :

« Par des sentiers à nous connus nous descendions à travers les myrtes jusqu'au bord de la mer. Des étrangers, presque tous de

nationalité anglaise, avaient trouvé presque à la cime et du côté de l'Est des maisonnettes enguirlandées de fleurs et d'où l'œil plongeait dans l'abîme. La vie était facile et nous assistions à de véritables pêches miraculeuses.....

« .....Un soir que, tout plein de mes souvenirs de Stamboul, je revenais à Prinkipo sur un navire anglais et alors que le tangage se faisait assez fortement sentir, un jeune homme très poliment s'approcha de moi et me pria de donner mes soins à sa sœur qui venait de s'évanouir. Je fus assez heureux pour en peu d'instants faire disparaître cette syncope légère..... J'avais promis de revenir le lendemain, les jours suivants, en un mot je devins le médecin de la maison et bientôt ami de la famille Papoudoff. Ce fut pour moi une chance extraordinaire de trouver dans une contrée aussi éloignée de la France des personnes d'une amabilité parfaite et parlant aussi nettement que moi ma langue maternelle. Presque chaque jour, bravant la chaleur torride de juin et juillet, on pouvait me voir en habit noir, pantalon blanc et vaste chapeau de paille faire mon entrée chez ces dames. A peine arrivé, et après les salutations d'usage, on servait le glucky, sorte de confiture de pétales de roses, un excellent café, et gravement un serviteur m'apportait un tchibouk armé de ce fin et jaune pailleté tabac d'Orient. Alors la conversation prenait un ton charmant, on m'accablait de questions sur les mœurs et coutumes françaises. On critiquait avec malice notre manie de toujours jouer au chevalier défenseur du droit et cela parce que nous étions venus secourir les Turcs, ennemis de la nation grecque. Sournoisement Mlle Polyxène Papoudoff passait au piano et me demandait la *Marseillaise* qu'elle accompagnait d'une façon artistique telle, que l'hymme national y passait presque en entier. Un autre jour c'était une « Fleur pour réponse ». Puis à un autre moment avaient lieu des discussions littéraires, on critiquait notre façon de lire le grec et surtout de l'écrire..... peu à peu je fus initié à la vraie prononciation.

« La maison de la famille Papoudoff, construite en bois comme toutes les habitations de la localité, était vaste. Le rez-de-chaussée, précédé d'une vérandah assez étroite, mais étendue à toute la largeur, n'était qu'une salle très profonde, ornée de statues et de colonnes soutenant le 1er étage. C'était un endroit à l'abri des rayons solaires et recevant l'air frais et embaumé de la mer, aussi en avait-on fait une vaste salle à manger ! Souvent admis à partager les repas

de la famille, j'admirais avec quelle aisance et quel raffinement de goût ces dames veillaient au bien-être de tous les convives. Des domestiques en costume national, mais portant une livrée spéciale, nous servaient en grande cérémonie; l'argenterie scintillait, le cristal brillait et les mets étaient succulents, la gaîté était générale, aussi était-il difficile de quitter de bonne heure cette famille si gracieuse. Le frère de ces charmantes, Aristide, jeune homme érudit et de bonne compagnie, était nécessairement toujours des nôtres et le samedi, jour désigné pour le repos de la banque du père Papoudoff, Aristide nous arrivait de Constantinople apportant une langouste... Rarement les parents prenaient part à nos agapes, leur ignorance complète de la langue française mettant obstacle à une conversation générale. Le père et la mère Papoudoff habitaient du reste une autre maison à proximité de celle de la fille aînée, mariée au secrétaire du patriarche de Stamboul. Étant un jour chez mes amis, j'eus l'occasion de serrer les mains du patriarche grec de Jérusalem. C'était un beau vieillard à la longue barbe blanche, revêtu d'une robe immaculée, qui venait de Constantinople sur un grand caïque doré pour rendre visite à la famille Papoudoff. Après nous avoir souhaité la paix de l'âme et du corps, il repartit en bénissant ses coreligionnaires. Ces dames avaient l'habitude de parcourir à cheval la route conduisant à notre camp et allant aboutir au monastère Saint-Georges, et bien souvent avant notre intimité je les avais rencontrées et saluées sans les connaître... Nous aimions tant à nous trouver ensemble que, de mon côté, je bravais les grandes chaleurs, sûr de trouver des visages souriants à mon arrivée. Mais alors que le service me retenait au camp, ou que je craignais d'être trop indiscret, je voyais surgir mes amazones accompagnées généralement de leur frère. Aussi, quand vint le moment du départ, quand il fallut pour toujours quitter cet endroit charmant, ces personnes si gracieuses, le cœur se serra. Les adieux se firent dans cette vaste salle où tant de fois nous avions échangé de douces paroles, et l'on se promit de ne pas s'oublier. Les cadeaux scellèrent le pacte d'amitié : le papa Papoudoff me donna un chapelet grec, son fils une pipe orientale et ces dames des sachets brodés par chacune d'elles et, ce qui était sans prix, quelques larmes échappées de leurs beaux yeux !

« C'était à la fin de juillet, la soirée était splendide, je m'em-

barquai sur un caïque qui, à l'aide de sa voile, me déposa bientôt à la pointe du sérail. Quelques jours après le retour en France se fit sur un navire anglais par un temps superbe, et la mer se comporta tellement bien, que nous arrivâmes sans nous en douter à Marseille.

« ..... Un jour, me souvenant de mes amis de Prinkipo (1), j'écrivis à Aristide, et, en septembre, je recevais une réponse qui terminera cette trop longue narration, peut-être, de mes pérégrinations en Orient.

« Constantinople, 10 septembre 1856.

« Nous nous rappelons et nous nous rappellerons toujours [de]
« ce médecin français, qui, oublieux de ses promesses, a mis
« quarante jours à m'écrire. Pour le châtier je n'ai point voulu
« rompre le silence le premier et j'attendais que vous m'écriviez.
« Mais il paraît que vous aviez d'autres occupations plus
« sérieuses qui vous ont fait oublier vos amis. Soyez persuadé
« que votre missive nous a causé la plus grande joie. Polyxène
« depuis votre départ se porte bien, elle a recouvré ses forces.
« Cependant elle ne discontinue de suivre le régime que vous
« lui avez prescrit. Elle me charge de vous dire mille belles
« choses de sa part. Elle garde un souvenir éternel des soins que
« vous avez été assez bon de lui prodiguer pendant le cours de
« sa maladie et pour lesquels elle vous sera profondément
« reconnaissante. Marie est aussi bien portante, toutes les fois
« qu'elle se met au piano elle chante votre romance de prédi-
« lection que vous avez tant de fois chantée ensemble. Vous
« me demandez des nouvelles de Prinkipo; rien de changé depuis
« que vous l'avez quitté, sinon une grande recrudescence de
« *maitaps* que nos écervelés font brûler devant leurs idoles.
« Apprenez, mon ami, que la Galizi a complètement oublié les
« Français.

« J'ai été un peu surpris par la nouvelle que vous me donnez
« que vous vous êtes mis à étudier de nouveau notre langue, en
« cela vous ne faites que suivre le proverbe qui dit : Καλοὶ καὶ
« γέροντι μανθάνειν. Je pense qu'un Helléniste de votre force
« m'excusera si je me permets de lui transcrire ces paroles en

(1) Consulter sur Iles des Princes : Gustave Schlumberger : *Souvenirs d'Orient* 1884.

« caractères grecs. Peut-on espérer dans quelques mois de rece-
« voir une lettre écrite dans la belle langue d'Homère, rien
« d'impossible avec un homme persévérant comme vous. J'ai
« reçu trois lettres de notre ami Roche, il s'occupe toujours de
« son projet au lieu d'étudier le grec.

« Dans quelques jours nous quittons la campagne pour faire
« nos préparatifs de départ. Je pense que vous n'ignorez pas
« que ma famille avait l'intention d'aller passer l'hiver en Italie,
« à la fin de septembre nous partons. Aussitôt arrivé, je vous ferai
« connaître le lieu de notre séjour. Alors peu de distance nous
« séparera de votre patrie.

« Un dernier mot avant de finir ma lettre. Vous oubliez si
« facilement la petite Didon qui ne fait que grandir et se déve-
« lopper. Elle a complètement oublié son origine française et
« a tout à fait adopté les habitudes nonchalantes de l'Orient.

« Une dernière prière, soyez moins paresseux à écrire à celui
« qui vous aime comme son meilleur ami.

« Votre dévoué : A. Papoudoff. »

Le docteur Ladoire devait bientôt retrouver l'occasion de noter ses impressions de voyage, il allait être appelé dans la province d'Oran.

II. — Souvenirs d'Algérie

En congé à Saintes depuis le retour de Crimée, je me laissais aller à la douce et paresseuse illusion de passer de longues heures en France, quand un ordre de départ pour Oran vint m'arracher à la vie de famille. Je repris donc la voie ferrée dans les derniers jours du mois d'août 1856..... et arrivai à Marseille où, comme toujours, il fallut attendre le moment de l'embarquement. Enfin le paquebot se mit en marche, et de concert avec la Méditerranée, permit aux voyageurs de faire escale à Valence sans le moindre inconvénient. Le temps de descendre à terre pendant le ravitaillement en charbon et de parcourir les rues monotones de cette ville célèbre par ses oranges et l'on cinglait vers l'Algerie. Trois jours après notre départ de Marseille, nous entrions non à Oran, mais dans le port de Mers-el-Kébir que le djébel Santon protège des vents du N. et du N.-W.....

.... En 1856, les voyageurs débarquaient [donc] à Mers-el-Kébir. Par un chemin tracé sur le flanc du Merdjajo, montagne veuve de toute végétation, des véhicules, orgueilleusement désignés sous le nom de calèches par les Espagnols qui en étaient les conducteurs, sont les moyens de transport allant, au milieu de la poussière, à destination de la ville, et cela pendant 5 kilomètres. Enfin, nous arrivâmes sans encombre à Oran, où chacun devait attendre sa désignation.

Quelle singulière ville que cette ville d'Oran ! Et que de surprises ménagées à ses visiteurs... En bas, la Marine... De la Marine, on grimpe pour ainsi dire sur la colline....

. . . . . .

En 1856, la voie ferrée n'existait pas et le ravin n'était pas comblé... Oran était tributaire du port de Mers-el-Kébir. L'aspect de la ville n'était alors que pittoresque et la seule promenade permise était celle de l'Etang où, deux fois par semaine, la musique militaire faisait entendre ses claironnants accords ; la population était bien moindre qu'aujourd'hui... C'était de la cime de la ville, aux approches du village nègre, que commençait cette route om-

bragée par ces sortes de monocotylédones appelés par les habitants Bellumbras et dont, à grands frais, on maintenait l'existence par des conduites d'eau. Cette route, d'où s'élevait la poussière en tourbillons, conduisait à Mascara, en passant successivement par le Figuier ou Valmy, le Tlélat, St Denis-du-Sig, l'Habra... On prenait alors place dans une de ces diligences, pâles reflets des voitures Laffite et Caillard, dont les ressorts solides faisaient éprouver certains cahots difficiles du reste à éviter dans un chemin où il fallait franchir parfois des branches d'un certain calibre des oliviers de la forêt de Moulaï-Ismaïl. Mais aussi que de singularité, que de pittoresque dans la composition de l'équipage : huit chevaux arabes toujours au galop, admirablement conduits par un Espagnol et un muchacho, monté à la Daumont, faisaient voler, pour ainsi dire, le véhicule à travers la plaine ! Et que de rencontres ! Des Arabes, les uns à califourchon sur maître Aliboron, revenant ou allant au marché, tous chantant d'une voix nasillarde les ah ! ah ! ah ! d'Aïda ; d'autres, sur des chevaux fringants, fendant l'espace dans un nuage de poussière et d'or, éclairés qu'ils étaient par un soleil resplendissant !!...

Je voyageais avec de braves cultivateurs de la Lorraine qui, appelés par un frère, venaient tâter de la fortune au phalanstère de l'Union, tout près de St-Denis-du-Sig. Leur parent caracolait autour de la patache et leur vantait cette vie indépendante qu'ils allaient goûter au milieu de leurs travaux agricoles ! Hélas ! à peine une année s'était-elle écoulée que les accès pernicieux et la dysenterie avaient fait une ample moisson sur ces pauvres gens et bientôt, de ces joyeux compagnons, il ne resta que des malingres jetant à la dérobée de plaintifs regards vers la France Et cependant que de belles apparences de bien-être ne devaient-elles pas leur venir lorsqu'ils traversaient des hectares de vignes où le raisin gros et doré semblait donner tant d'espoir.

Dans un temps relativement court, nous avions franchi la distance qui séparait Oran de St-Denis-du-Sig, colonie assez récente, en majeure partie composée d'Espagnols de Carthagène et de Murcie. La malaria, causée par l'épanchement de l'oued Sig, avait nécessité l'établissement d'une sorte d'ambulance militaire, quoique la contrée fût démunie de troupe ; et j'avais été désigné, comme aide-major, pour faire le service des fébricitants. La ville est régulièrement bâtie sur la rive droite du Sig. A l'époque (1856), des mûriers

remplissaient deux offices : le premier celui de servir pour la nourriture des vers à soie que l'on élevait alors en certaine quantité; le deuxième d'ombrager tant bien que mal dans les larges rues les habitants. Afin d'utiliser les eaux du Sig, et surtout de les capter pour le moment des grandes chaleurs, on avait dressé un barrage à trois kilomètres en amont, suivant en cela l'idée géniale des anciens habitants du sol qui avaient profité de l'avancée de deux énormes rochers pour fermer l'ouverture, emmagasiner les eaux d'hiver et irriguer la plaine. On s'occupait sérieusement en 1856 de la culture du coton et, par de petits canaux, à certaines heures prévues par le réglement, l'eau circulait et venait arroser les plantations. La culture se faisait en grand, car certains propriétaires avaient jusqu'à cent hectares de terre exclusivement consacrés à cette industrie. Le gouvernement d'alors, après l'égrenage de cette matière textile, fixait un prix rémunérateur par balle et, outre cela, établissait chaque année des primes dont l'une allait jusqu'à 20,000 francs... Cependant, peu à peu et surtout à la fin de la guerre de Sécession des Etats-Unis, la culture cotonnière périclita surtout après la destruction du barrage.....

Dès mon arrivée à St-Denis-du-Sig, je fus rendre visite à mon chef de service que je trouvai avec sa femme et ses enfants en train d'empailler des geais bleus et des lézards verts. Chargé de famille, le digne M. B..... initiait les siens à un travail plus ou moins lucratif et qui lui rappelait peut-être les dissections de sa jeunesse.....

Le jeune aide-major est aimablement reçu, puis, en compagnie de son chef, escalade une colline voisine :

St-Denis-du-Sig m'apparut alors comme un vaste parterre, autour duquel et au milieu même se trouvaient de charmantes habitations, largement éclairées par de vastes fenêtres tournées vers le nord, c'est-à-dire du côté de la mer, exposition délicieuse, qui nous faisait bénéficier de la brise maritime.....

Et il s'installe : ainsi...

...Livré à ma propre initiative, dus-je me contenter d'un à peu près d'habitation meublée sommairement. Les époux Vix, l'un Alsacien, et l'autre Espagnole de Murcie, tenaient un semblant d'hôtel dépourvu d'étages, mais dont les chambres en assez grand nombre permettaient aux pensionnaires et aux voyageurs de compter sur une bonne table et un doux repos nocturne.

...C'était là où stationnait la fameuse diligence d'Oran à Mascara et l'on voyait journellement s'attabler des personnages de toutes conditions et de toutes nations. C'était le plus souvent des militaires rejoignant leurs postes, des colons se dirigeant vers leurs plantations, des caïds, des aghas retour d'Oran ou de France...

En peu de temps je pris langue avec mes co-pensionnaires, heureux, conjointement avec eux, de nous livrer à nos appréciations sur les faits et gestes des « oiseaux de passage » ! Un certain jour, l'agha de Saïda (1), beau et très élégant chef arabe, vint s'asseoir près de nous et nous émerveilla, tant par sa conversation choisie que par sa conception de la civilisation européenne. Il répondait à tous le monde, découpait les volailles, et un peu plus aurait goûté au fruit défendu : le vin. « Venez avec moi, docteur, me disait-il, et je vous initierai aux coutumes des tribus et ensemble nous chasserons la gazelle et même l'autruche ! » Je déclinai en riant ces propositions séduisantes et lorsque ce charmeur partit, j'eus presque regret de n'avoir pas accepté ses propositions. Cet agha n'était pas le dernier venu, il s'était mêlé aux plaisirs de la capitale, avait paru à la cour impériale et possédait une émeraude, don de la princesse Mathilde.

St-Denis-du-Sig était administré par un commissaire civil (sorte de sous-préfet) qui, à l'époque, avait nom Barsalou. C'était un homme d'une amabitité charmante mais qui, malgré cela, ne plaisait pas à tous, aussi dut-il à un moment résigner ses fonctions... La force publique n'était représentée que par quelques gendarmes, sous le commandement du maréchal, charmant homme mais rigide observateur des lois policières et cynégétiques. Il étonnait par son flair les irréguliers, aussi la ville pouvait-elle dormir tranquille et ses habitants se gaudir très avant dans la nuit sans crainte des gens et même des fauves.

Des fermes d'une certaine valeur avaient été fondées et toutes semblaient prospérer. Seule l'une d'elles, « *l'Union du Sig* », établie à proximité de St-Denis par les Phalanstériens en 1846 périclita de plus en plus, malgré la concession gratuite de 3.000 hectares et, en 1856 déjà, ne remplissant plus les obligations édictées par la loi, l'Union avait été dépossédée de la moitié de sa concession. Les 1.500 hectares avaient été alloués à la maison Masquelier, grands filateurs

(1) Saïda, fondée en 1854, au pied des collines limite N. des plateaux, entrepôt des alphas. —

du Havre et de Lille. Ces derniers industriels surent tirer un tel avantage de ces terres qu'ils établirent un peu partout des fermes, tout en conservant à St-Denis le centre de l'exploitation. Ils avaient établi une machine à égrenage pour le coton, mue par les eaux du Sig, et leur maison principale ouvrait ses portes à deux battants aux nombreux invités de la localité et aux voyageurs attirés par la richesse naissante de St-Denis.

La malaria faisait alors des siennes, depuis surtout que le barrage, devenant insuffisant, avait été submergé par les eaux. Celles-ci, se répandant alors dans la plaine, avaient converti le pays environnant en un vaste marais... L'établissement mesquin bâti pour les besoins ordinaires ne pouvant plus contenir les nombreux fébricitants, force avait été de dresser des tentes nombreuses afin d'abriter les nombreux colons, Arabes, Marocains, qui réclamaient des soins. Il me souvient qu'à cette époque, lors de la visite aux malades, on voyait surgir un grand diable de Marocain qui nous servait d'interprète. Ce bravegarçon ne réclamait pour tout salaire qu'une dose journalière de sulfate de quinine.

Vers octobre, les chaleurs commencent à se calmer, aussi pouvait-on s'acclimater en prenant quelques précautions contre le miasme palustre. Les distractions n'étaient pas nombreuses et cependant, à force de s'orienter, on finissait par organiser certaines réunions dansantes qui avaient leur valeur. On trouvait un peu partout dans la gent espagnole un guitariste qui, après un boléro et un fandango couleur locale, ne dédaignait pas valses et polkas. Et peu à peu on arrivait à former une société un peu mêlée, il est vrai, mais où la jeunesse s'en donnait à cœur joie. — Certains notables de l'endroit tenaient à honneur de recevoir à leur table fonctionnaires et officiers sédentaires ou de passage. —

Et le Dr Ladoire conte que, dans une de ces réceptions, il se trouva que son hôte était le fils d'un de ses examinateurs au baccalauréat, qu'il avait passé à Poitiers, et il n'en fallut pas plus pour une amicale liaison.

Rapidement on se fait à cette existence loin du pays, tant on trouve de charme et d'indépendance en ces contrées qui n'ont aucun rapport avec les nôtres...

Mais en majorité les gens sont Espagnols :

Pour entrer en relation, il fallut donc recourir à l'idiome ibérien ; aussi, sous la direction d'une gentille Murcienne, débitante de

tabac, mais lettrée, me fut-il facile de me mettre au courant de la langue castillane. En peu de mois je parvins à parler assez distinctement, quand mes études, saisissantes d'intérêt sous tous les rapports, furent interrompues par l'expédition de Kabylie

Au printemps de 1857 et alors que j'y pensais le moins, je reçus l'ordre de me joindre à la colonne expéditionnaire dirigée contre la Kabylie. Les trois provinces fournissaient chacune une division, de manière à former un corps d'armée, sous les ordres du Gouverneur de l'Algérie, le général Randon. La Kabylie, dont les habitants se livraient à des courses de banditisme (1), devait être cernée par ce corps d'armée de près de 30.000 hommes et le lieu de concentration devait avoir lieu à Alger : divisions Mac-Mahon et Renault, et non loin du Djurdjura : division Messiat. —

Le général Cousin-Montauban, commandant militaire de la province d'Oran, nous passa en revue : 2e zouaves, artillerie, train d'équipages et ambulance militaire défilent devant le général sur le plateau et, le lendemain, nous nous mettions en route pour Alger, d'abord en suivant la côte et dans l'intérieur des terres à partir d'Orléansville... La voie ferrée n'existait pas : la colonne prit donc la route, plus ou moins carrossable, se dirigeant vers Alger. La 1re étape eut lieu tout près d'Oran, à Saint-Cloud, petit village de peu d'importance en 1856... le 2e jour, le clairon des zouaves sonna la diane et la colonne prit la direction de Saint-Leu qui occupe l'emplacement de la vieille ville romaine, le « Vieil-Arzeu ». C'est la commune la plus populeuse des environs d'Arzeu. Parmi les ruines de la cité romaine, se voyaient encore des mosaïques assez bien conservées qui, selon moi, provenaient bien plutôt d'anciens bains mauresques que de bains romains. En faisant quelques pas à proximité du village, vers une touffe de figuiers de Barbarie, quel ne fut pas notre étonnement de voir, campés, des Arabes au milieu de ces arbres épineux. En sybarites qu'ils étaient, ils attendaient tranquillement, à l'abri des attaques, la maturité de ces fruits délicieux, onctueux et glacés, qui ont bien leur prix à la saison estivale.

Des chiens hargneux défendirent du reste les approches de cette forteresse d'un nouveau genre.

---

(1) L'appréciation des causes semble un peu sommaire, c'était au moins le prétexte.

Après Saint-Leu, la colonne alla camper à la Macta. C'est une grande plaine où le Sig vient se jeter dans l'Habra et former la rivière de la Macta qui, péniblement, se fraye une issue vers la mer au Port-aux-Poules. C'est le séjour des miasmes palustres, vienne septembre... On campa sans crainte, au printemps, le poison tellurique ne se développant qu'après les grandes chaleurs. Un aubergiste madré montrait, moyennant salaire, sans doute pour augmenter ses bénéfices, un coq à trois pattes. C'était, il paraît, la grande distraction du lieu.

Continuant à suivre la côte nous étions le lendemain à Aïn-Oussi, d'où quelques officiers allèrent visiter des amis à Mostaganem.

Dès les premières notes du clairon nous étions à cheval le lendemain et, après avoir passé à gué, près de son confluent avec le Chélif, la Mina, nous venions établir nos tentes au camp des Scorpions. Campement bien nommé, car il fallut nous défendre contre ces affreux arachnides. Notre ami Lapertot, le pharmacien de l'ambulance, grand collectionneur de bêtes venimeuses, en fit une telle chasse qu'en peu d'instants il remplit plusieurs bocaux de cette engeance plus que perfide.

... A partir de ce jour, nous nous éloignâmes de plus en plus de la côte, nous entrâmes de plus en plus dans la vallée du Chélif. Dans cette plaine parallèle à la mer, dont elle est séparée par un massif de collines, l'air reste stagnant, l'atmosphère n'est pas renouvelée et l'été la chaleur devient intolérable. Nous approchions d'Orléansville... qui n'était qu'un village en 1856... Nous fûmes heureux de nous échapper le lendemain de cette fournaise, tout en remerciant ces Messieurs du cercle militaire qui nous avaient fait un charmant accueil.

Après Orléansville la colonne campa près du Chélif, au voisinage du pont d'Al-Kantara, endroit qui semblait être le lieu de prédilection des tisseurs de tapis, car, près de nos tentes, les femmes venaient sans façon établir leurs métiers primitifs.

Enfin nous allions bientôt sortir de l'étuve d'Orléansville et autres lieux pour gagner Miliana. Ce fut aux environs de cette ville que l'un de mes amis (1) vint me saisir au passage et m'entraîner sous sa tente. Depuis quelque temps, chargé de vacciner la population indigène, Roche s'était installé près de la rive gauche du Chélif, à

(1) Roche, médecin-major, qui avait déjà accompagné le Dr Ladoire dans son expédition de Crimée et à Prinkipo.

peu de distance de Miliana. Je fus présenté par lui au caïd qui s'empressa de m'inviter à un repas auquel était convié un personnel assez important.

Pour la première fois, assis à l'orientale, je goûtai des mets affreusement poivrés et pimentés. Assiettes, couteaux, fourchettes étant supprimés, on pêchait à tour de rôle les morceaux de poulet nageant dans une sauce noire dont la coloration s'accentuait à mesure que le plat parvenait peu à peu à l'extrémité de la table.

Comme officiers, nous avions le privilège de tendre les premiers notre pouce et l'index en guise de ligne!! L'eau pure était notre boisson et l'on ne s'en faisait pas faute, tellement notre gosier était menacé d'incendie. Eh bien ! le croirait-on, nous trouvions délicieux ce repas qu'en Europe nous aurions trouvé détestable; la faim, l'occasion, les bons visages de nos hôtes, tout prêtait à rendre sinon charmante. du moins étrangement suggestive, l'hospitalité bien connue des Arabes. Voulant même nous prouver combien nous étions dans leurs bonnes grâces, les nobles indigènes assaisonnaient leur conversation de ces bruits sonores qui, d'après les Musulmans et les Espagnols, sont l'indice d'une excellente digestion : *El salud del cuerpo*. Après un repas aussi agrémenté, il ne restait qu'à remercier le caïd et à gagner au plus tôt notre tente. Cependant, avant de nous reposer et afin que la fête fût complète, le camarade Roche m'entraîna sous une sorte de hangar où logeaient des nomades, sorte de camelots chanteurs et musiciens à leurs heures. Le chef, appuyant un roseau sur ses lèvres, en tirait des sons, ma foi, très harmonieux, tandis que les assistants chantaient en mesure : le concert improvisé se termina par une collecte assez fructueuse et nous allâmes enfin nous reposer.

Dès l'aube, la tente fut pliée et, après avoir de nouveau salué et remercié le caïd, nous partîmes à cheval dans la direction de Miliana..... En arrivant sur le plateau, quelle ne fut pas notre surprise de trouver de la neige sur les toits de chaque maison! L'ami Roche, à qui le séjour plaisait, se maria et, après avoir donné sa démission, ne tarda pas à exploiter une des sources (1) comme force motrice d'une usine pour les couvertures indigènes.

La soirée se passa gaiement à Miliana dans une sorte de café maure. Des femmes exécutèrent la danse du ventre... Des pièces

(1) Du Boutan, affluent du Chélif, qui fait tourner des roues de moulins.

de monnaie, placées sur le front, et dues à la libéralité des spectateurs, restaient immobiles, malgré la rapidité des mouvements abdominaux exécutés en cadence. Je me séparai avec regret de mon vieux camarade...

Tout en continuant allègrement sa route, la colonne arriva bientôt à Blida. Le général Yousouf vint en passer la revue et, trouvant que la marche s'était exécutée vaillamment et en bon ordre, félicita le chef du détachement et donna un jour de repos pour tous, ce dont nous profitâmes pour visiter la ville et les environs.

Suit un historique et une description trop générale pour avoir ici quelque intérêt, puis :

En 1857, lors de notre passage, l'odeur suave et pénétrante des fleurs emplissait l'atmosphère, des buissons étaient garnis de roses attendant la cueillette... Profitant des deux jours de repos de cette étape, nous organisâmes dès le lendemain de notre arrivée une excursion dans les gorges de la Chiffa. C'est une sombre et étroite vallée qui, en 1856, *était déjà suivie* par une route carrossable prise sur le côté gauche de la Chiffa, aux dépens de la montagne schisteuse de Mouzaïa. Notre véhicule nous conduisit sans encombre au milieu de ces fameuses gorges tant redoutées jadis et aujourd'hui (1857), agrémentées d'un restaurant « au ruisseau des Singes ». Cette promenade au cœur de ces roches gigantesques était délicieuse de fraîcheur et de pittoresque. Du côté de la route à part un coin de terre où le restaurateur tâchait de recueillir quelques fruits près d'une maisonnette modeste mais bien approvisionnée, la végétation était absente. Le roc était à nu et surplombait le chemin, mais sur la rive droite se voyaient des lentisques, des caroubiers, des arbres enfin où pouvaient aller marauder les quadrumanes, sortes de macaques sans queue, que nous aperçûmes, en un moment rare, sortir des trous qui leur servent de refuge. « Ces pillards, nous disait l'hôtelier, viennent en bande assaillir mon verger et, malgré les pièges de toute espèce et les massacres *à coups defusil*, il ne m'est guère possible de récolter quelques fruits. »

Par contre, ce brave homme nous montrait une notable quantité de peaux de singes qui, certes, devaient le rémunérer des pillages. Notre repas fut très gai et même délicatement servi ! Une énorme source traversait la petite propriété, ce dont avait profité le restaurateur pour la capter en partie dans un assez grand bassin où

sautaient à l'envi barbeaux, goujons etc. Le déversoir du sus-dit bassin avait lieu à travers la route et l'eau tombait en cataracte dans la Chiffa. Avant de nous remettre en route et sur des indications précises données avant notre départ, et tout près du « Ruisseau des Singes », nous nous dirigeâmes sur la pente du ravin et, après quelques pas, nous nous trouvâmes à l'entrée d'une grotte splendide. Sous la voûte, sorte de coupole, des colonnes formées par des stalactites et des stalagmites réunies par le temps semblaient soutenir cet édifice, à nul pareil; l'illusion était complète jusqu'aux chapiteaux ornés de feuilles d'acanthe! Nos vêtements étaient traversés par l'eau suintant du rocher creusé par la nature; et malgré cela nous restions encore hypnotisés par ce divin spectacle...

Après Blida, la colonne se dirigea vers Douéra, en traversant toute la Mitidja. Les marais et les rivières débordées créaient une atmosphère insalubre et le défrichement du sol propageait les fièvres. Les colons, ignorants des principes les plus élementaires de l'hygiène, peuplaient les cimetières et ceux qui, peu à peu, s'acclimataient, étaient guettés par les Hadjoutes qui, sans pitié, les décapitaient... Nous passâmes à Boufarik, gros village situé sur une élévation du sol... Peu après nous arrivions à Douéra. Le lendemain, nous entrions à Alger.

× × ×

Nous devions séjourner à Alger le temps nécessaire pour la formation complète du corps d'armée. Notre ambulance fut établie près de Mustapha ... sur le terrain de manœuvre, c'est à dire tout près de la ville. Un service d'omnibus, à l'époque, mettait à chaque instant les habitants de la banlieue en communication avec la grande cité!

Suit encore une longue description historique, géographique et pittoresque d'Alger à travers les âges, agrémentée de quelques faits plus personnels, comme la visite impromptu d'un « pensionnat de demoiselles » dont les portes et sculptures éveillaient la curiosité, ou de l'évocation des « Maltais en bonnet phrygien, de Kabyles en chéchia, Arabes en burnous, Mauresques aux pantalons bouffants. »

Ce sont en général des filles des Oulad-Naïl qui, si on se laisse conduire par elles, vous introduisent dans leurs maisons siégeant dans les ruelles du haut de la colline. Là, on trouve d'excellent café apporté par les nymphes de céans et bientôt, au son de la

dorbeka, l'une d'elles vous fait assister à cette sorte de déhanchement appelée danse du ventre. Ces dames, réunies en une espèce de phalanstère, acceptent volontiers les libéralités et les faveurs des spectateurs et l'on se retire enchanté d'avoir passé quelques heures plus où moins voluptueuses avec ces houris terrestres qui n'ont rien à envier aux beautés européennes. L'étrangeté du costume, les tentures du salon, les tapis de Smyrne, les vases étincelants d'or, le son des instruments arabes, les danseuses, l'odeur des aromates, du tabac d'Orient, tout cela constitue un ensemble d'enivrement qui fait croire à un monde étrange et satanique. Dans le quartier européen, plus de ces entraînements... En se dirigeant vers le port, dans la rue de la Marine, il était alors d'usage de s'arrêter chez la Cigarière espagnole, bien connue dans le quartier. Très jolie, blonde comme les Espagnoles de Carthagène et de Murcie, cette charmeuse avait un regard singulier qui nous rendait perplexe. Ce n'est qu'en nous approchant de très près d'elle que les malins de la médecine reconnurent dans l'œil suggestif un staphylôme antérieur de la cornée qui jouait au grain de beauté!

Quelques remarques se rapportent cependant à l'époque de l'expédition en Kabylie; telle celle-ci :

Quand nous allâmes, en 1857, visiter ce délicieux jardin (1), on faisait en face, sur la bande maritime, du reste garantie des vents du nord, un essai sur la cochenille. L'insecte, le cocus cacté, était placé sur de grands cactus et les femelles du cocus desséchées donnaient au commerce cette substance colorante ?... A-t-on continué longtemps ces essais ? Il est supposable que peu à peu se sont éteints les grands espoirs et avec eux l'industrie en expectative.

Le temps passait vite à Alger et on voyait avec peine le moment du départ. Il fallut cependant se remettre en route et aller camper près de la Maison-Carrée...

× × ×

Le moment approchait où l'on allait se trouver en face de l'ennemi, aussi la division Mac-Mahon, dont nous faisions partie, se concentrait-elle peu à peu, afin de combiner ses mouvements avec les divisions Renaut et Messiat. Nous arrivâmes à Tizi-Ouzou... Tizi-Ouzou n'était en 1857 qu'un amas de baraques... Nous étions

(1) Jardin d'essai du Hamma.

campés au pied de Tizi-Ouzou, quand nos camarades de l'ambulance établie à poste fixe sur le plateau nous invitèrent le soir de notre arrivée à prendre part à leur repas... et le lendemain nous étions tout près de cette grande Kabylie dont les montagnes semblaient être de puissants remparts difficiles à enlever. En attendant qu'on en fut venu aux mains avec les Aït-Iraten, tribu puissante, fraction du Touaoua, des zouaves profitèrent du loisir relatif qui leur était donné pour aller pêcher dans la Sébaou et rapporter, par là, un supplément à leurs rations. Mal leur en prit, car à peine partis avec leurs engins sur le bord de la susdite rivière, ils furent surpris par des Kabyles à cheval. Deux d'entre les zouaves purent s'échapper après avoir essuyé plusieurs coups de feu, mais le troisième, cerné et sans armes, s'empara d'une énorme pierre et en frappa un cavalier avec tant de violence qu'il le désarçonna, mais au moment où il allait s'emparer de son yatagan, les autres Kabyles sautèrent à bas de leurs chevaux, le poursuivirent et lui tailladèrent le crâne, malgré qu'il fut réfugié sous l'un des coursiers. Heureusement que la lutte fut aperçue du camp français, des spahis arrivèrent alors à la rescousse et délivrèrent le pauvre diable dont la tête et les mains étaient criblées de blessures. Les Kabyles prirent la fuite, abandonnant leur victime qui fut conduite à l'ambulance où, après les premiers pansements, il fut dirigé sur Tizi-Ouzou. Un mois après, il succombait à ses affreuses et nombreuses blessures qui lui avaient mis le crâne à nu et avaient déterminé une infection purulente...

Deux jours après, le signal fut donné et zouaves, légion étrangère, 54me de ligne montèrent à l'assaut de la montagne terminée par un plateau où se tenait le grand *Marché du Mercredi*, ou Souk-el-Arba. Du bas nous assistions à cette mise en scène et nous voyions des rocs, des projectiles de toute sorte projetés par les femmes qui, en véritables furies, poussaient les cris les plus stridents. Tous les obstacles n'empêchèrent pas les troupes d'avancer et de s'établir bientôt sur la crête à Souk-el-Arba. On avait perdu peu de monde et l'on était au point culminant de la Kabylie. Alors ces Aït-Iraten qui avaient résisté avec tant de vaillance, vinrent demander l'aman.

Suivent sur la Kabylie, les Kabyles, leurs origines, leurs mœurs, les détails ordinaires qu'il semble inutile de répéter ici, puis le Dr Ladoire reprend le récit des événements :

L'aman avait donc été accordé aux Aït-Iraten... Mais les confédérés alliés, les Aït-Fraoucen, se réunirent à Icheriden (Icheraïouen) et résolurent de résister aux Français. Parfaitement abrités sur un monticule fortifié, relié par un seuil étroit au plateau des Beni-Raten, ces dissidents semblèrent défier nos troupes, et par le fait, ce ne fut pas sans effort et sans des pertes assez sensibles que l'on réussit à s'emparer de cette sorte de forteresse. Les zouaves avaient été lancés sur ce seuil, après quelques obus envoyés en pure perte dans la barricade, mais accueillis par un feu terrible de mousqueterie, nos intrépides soldats durent reculer et ce ne fut que grâce à un mouvement tournant opéré à gauche par la légion étrangère que l'on vint à bout de la résistance des intrépides défenseurs d'Icheriden. Le capitaine Mariotti, des grenadiers, entra le premier dans la redoute, mais à peine avait-il mis le pied dans l'intérieur qu'il fut saisi par les Kabyles et il aurait passé un mauvais quart d'heure si les hommes de sa compagnie ne fussent arrivés à temps pour le délivrer. Pauvre capitaine Mariotti! Il devait, comme le lui avait prédit alors Mac-Mahon, être victime de sa témérité... Deux ans après, je le rencontrai sur le champ de bataille de Magenta, la poitrine traversée par une balle : le temps de me presser les mains et d'expirer!

Icheraïouen (Icheriden) enlevé et l'ennemi poursuivi au loin, on rasa le village de ce nom, après indemnité (25.000 fr.), aux habitants et l'on posa les premières pierres du Fort National sur cette montagne appelée la Montagne de la Victoire. Dès lors, toute l'armée fut occupée, sous les ordres du génie, à transformer les sentiers conduisant de la montagne à Tizi-Ouzou en une route carrossable transportant canons et vivres de toute sorte. Au bout de trois semaines, des morceaux de terre micacée et de roches roulèrent dans les ravins qu'ils comblèrent pendant que le fort s'élevait peu à peu au centre de la Kabylie. Pendant ce temps-là, l'ambulance était établie au Djebel-Aboudit, près d'une source abondante et délicieuse. Chaque soir il nous était loisible d'aller entendre au théâtre improvisé du 1er zouaves les lazzis de Guignol et de Baptiste. Souvent aussi le personnel médical se réunissait sous un large abri et le jeu, renouvelé des Grecs, le « loto », s'organisait. Bien des camarades du 2e zouaves (non loin campé) venaient prendre part à ce divertissement paisible et honnête. Surgissait souvent au milieu de nous, un jeune lieutenant déjà décoré,

Vincendon, que je retrouvai plus tard, en 1867, à Cambrai, lieutenant-colonel et qui aujourd'hui est dans le cadre de réserve comme général de division. La vie en commun à l'ambulance avait créé surtout des amities. Nous avions avec nous comme aumônier le père Chapelier, curé de Mustapha. Mais cependant nous avions eu à souffrir de l'impolitesse, du manque de savoir-vivre d'un officier comptable... Plus d'une fois, sous un prétexte ou un autre, il nous supprimait, par une sorte de brimade, nos moyens de couchage, il nous entassait parfois quatre sous une tente; mais un jour il porta sa vantardise si loin que l'un de nous, E. L., le corrigea de telle façon (*pede militari*) qu'il mit fin à ses rodomontades.

Ce fut pendant notre séjour à Djebel-Aboudit que j'entrepris avec un de mes camarades d'aller à la recherche de mon ami Vigier, alors lieutenant au 56e d'infanterie, division Renault. Sans avoir prévenu mon ami et comptant bien le trouver à son poste puisque ses hommes travaillaient à la route, je partis de bonne heure, espérant être assez tôt rendu pour le déjeuner. Nous cheminions un peu au hasard, arrêtés que nous étions à chaque instant par un amoncellement de terre... l'heure du repas était passée depuis longtemps, messire Gaster se fâchait et mon compagnon faisait mine de retourner sur ses pas quand, au détour d'un coteau, nous tombâmes sur le campement du 56e. Nous ne fîmes qu'un bond jusqu'à la tente de l'ami Vigier qui, en peu d'instants, nous fit préparer un succulent repas nous remettant amplement de nos fatigues. Nous étions restés 6 heures à cheval !

La campagne tirait à sa fin. Les Kabyles faisaient peu à peu leur soumission; quelques jours encore et les travaux de la route et du Fort National, très avancés, allaient nous permettre de retourner dans la province d'Oran. C'est alors que l'on célébra l'anniversaire du débarquement des troupes françaises en Algérie, le 14 juin 1830. La messe, dite par M. Chapelier, l'aumônier de notre ambulance, eut lieu en présence de toutes les troupes de la division sur un tertre élevé du plateau, en pleine lumière, sous les yeux étonnés des indigènes, et, le soir, une distribution exceptionnelle de vivres et de vin permit aux hommes de se compter au nombre des heureux. Quelques jours après, notre présence n'étant plus nécessaire en ces lieux, nous nous dirigeâmes vers Agmont-Isen, où l'on eut une escarmouche avec les entêtés Fraoucen. A partir de ce moment, la tranquillité régna dans le pays... jusqu'en 1871...

En quittant ce territoire montagneux et pittoresque, nous allions laisser derrière nous verdure, fraîcheur, eaux limpides pour nous plonger dans un océan de sable et de chaleur torride. A mesure que nous portions nos pas vers la plaine, arbres, ruisseaux clairs et courant en cascades de la montagne disparaissaient peu à peu. La solitude se faisait autour de nous, quand, un instant avant, on apercevait, surplombant notre route, les maisons pittoresquement situées sur le faîte de la colline et les habitants, flegmatiquement accroupis sur le seuil de chaque habitation !

Deux jours après l'escarmouche d'Agmont-Isen, laissant à l'Orient le Sébaou, nous entrions à Dellys.....C'était à l'époque un marché considérable et l'entrepôt d'Alger.

Ce fut à Dellys que nous reçûmes l'ordre d'embarquement pour Oran. Un navire de guerre transporta le 2e zouaves, les chevaux, le personnel de l'ambulance et mon chien Castor, superbe épagneul qui, maintes fois, en campagne, avait aidé par son flair à découvrir les volatiles cachés par les indigènes. Des hamacs placés dans la batterie nous servaient de couchettes et quand la nuit survint, après le repas plus ou moins délicat du bord, chacun de nous s'évertua à gagner ce lit-balançoire par des bonds d'une acrobatie parfois malheureuse. La mer étant d'huile, le sommeil fut doux et calme, à l'exception de quelques-uns de nous qui, rêvant batailles, commirent des sévices involontaires sur leurs voisins. Douze ou quinze heures après, nous arrivions à Mers-el-Kébir, et, quelques jours après, chacun de nous rejoignait son poste primitif ; tout naturellement alors je retournai à St-Denis-du-Sig.

Nous avions parcouru les provinces d'Oran et d'Alger, nous avions escaladé les montagnes de la grande Kabylie et vu de près le Djurdjura à la tête couverte de neige. Nous avions pendant ce temps-là contracté des liaisons avec Leclerq, l'arabisan qui, plus ard, collabora avec M. Dechambre à un dictionnaire kabyle, avec Rémy le Vosgien, Thierry de Maugras, Duplessis, etc. Et le jour de la scission de l'ambulance, nous avions fêté par un banquet et des discours humoristiques l'heure du départ. J'échangeai avec Rémy ma pipe de thuya contre la sienne venant des Vosges. Nous nous serrâmes cordialement les mains, jurant de ne pas oublier les heureux moments passés ensemble. Le sort voulut que jamais depuis nous ne nous rencontrâmes !

A mon retour au Sig, je trouvai M. B..... à peine convalescent

d'une fièvre pernicieuse et incapable alors de diriger le service. Je fus chargé, non seulement des malades de l'hôpital mais encore de ceux de la colonie, M. Bach..., médecin de colonisation, vieillard de 75 ans ne pouvant plus lui-même remplir ses fonctions. De plus, pour faire face au besoin de l'irrigation on élevait de 15 mètres le barrage du Sig, ce qui nécessitait la présence d'une compagnie de zouaves pour garder les condamnés militaires travaillant au compte d'un entrepreneur, d'où la nécessité d'un médecin en cas d'accidents ou de maladies sérieuses. Toutes les journées étaient strictement occupées. Le camp des zouaves et celui des condamnés, à 4 kilomètres de la ville, étaient placés sur un tertre élevé et à l'abri par conséquent des inondations hivernales si préjudiciables à la santé. Chaque jour je m'y rendais rapidement sur mon cheval arabe et, après la consultation, je prenais plaisir a causer avec un lieutenant qui souvent me retenait pour partager son modeste repas invariablement composé d'une omelette au fromage. Un jour, au milieu de cette agape savoureuse nous entendîmes des cris et du haut du plateau nous aperçûmes une dizaine de zouaves armés de bâtons et de pierres poursuivant une malheureuse gerboise. Ce pauvre animal, diminutif du kangourou australien, finit, malgré des sauts prodigieux et de côté, par tomber sous les coups des inhumains !

Au retour, je rencontrai souvent des colons d'assez bonne compagnie, parmi lesquels se trouvait le commissaire civil, accompagné de sa femme... On causait avec gaieté et, le soir, il n'était pas rare d'aller finir la conversation avec ces aimables personnes, tout en prenant le thé sur la terrasse du commissariat. J'étais en très bonnes relations avec M. Mirguet, l'officier comptable de l'hôpital du Sig, et très souvent j'allais causer dans son bureau...

Le reste du temps se passe à table d'hôte, chez l'Alsacien Vix, restaurateur de l'endroit.

Venaient aussi s'asseoir des colons de l'endroit en train de chercher fortune comme planteurs de coton. Parmi eux se trouvait un petit vieillard, pétillant d'esprit, M. Ro... du Vigan... Il était gérant d'une propriété et avait réussi à semer 100 hectares en coton; malheureusement des pluies abondantes noyèrent la plantation et les propriétaires ne firent pas alors de bien brillantes affaires... Enfin, dans ce petit cercle de St-Denis, il était encore facile de frayer avec des gens honnêtes, quoique dépourvus de préjugés.

De temps à autre, j'allais prendre vie à Oran et, un certain jour, en compagnie de notre maître d'hôtel, je montai à cheval, et tous deux ayant pour objectif Mascara, nous traversâmes l'Habra et après avoir passé la nuit au village d'Oued-el-Hamman, nous entrions dans ce chef-lieu d'arrondissement... En 1856, nous fûmes à même de juger que ses vins blancs avaient leur valeur... Je rejoignis mon poste le surlendemain de mon départ.

Jusqu'à ce moment, été de 1858, j'avais été épargné par le miasme paludéen, mais un jour, appelé près d'un chef de tribu, je fis connaissance avec la fièvre de la contrée. Méprisant cette première atteinte, je parcourais tous les jours à cheval les environs de St-Denis-du-Sig. La maison Masquelier possédait de nombreuses fermes, or c'est dans l'une d'elles, le Krouff, où, bien accueilli par le gérant, M. And., je me plaisais à passer les heures que m'accordait la santé de mes clients. Souvent, invité à dîner, je retournais assez tard de la ferme, sans crainte des Arabes et des fauves. Mon chien seul n'éprouvait pas la même confiance, il se blottissait fréquemment dans les jambes de mon cheval quand près de nous se faisait entendre le cri rauque de l'hyène, cri que j'avais pris autrefois pour celui d'un oiseau de proie nocturne.

L'existence s'écoulait douce, tranquille au milieu d'une population calme et de mœurs honnêtes. De temps à autre, des officiers de la Légion étrangère s'échappaient de leur campement de l'Habra, à l'époque de la construction du barrage et venaient se mêler à nos distractions. L'un d'eux vint un jour me demander l'hospitalité, afin de se faire soigner d'une dysenterie et d'une fièvre palustre dont il ne pouvait se débarrasser... En peu de temps il entra en convalescence.

J'avais aussi pour ami un chef de douar dont les tentes étaient à proximité du domaine du Krouff, sur des terres civiles. Contrairement aux autres Arabes, Ben-Aïssa, après m'avoir fréquemment reçu sous sa tente et m'avoir fait participer à son repas de Kousscoussou, refusait toujours de s'asseoir à ma table. Hardi cavalier, il faisait exécuter à son cheval des tours de force dignes des plus grands écuyers du cirque et par-là effrayait les amazones qui faisaient parfois partie de l'escorte.....

Vers l'automne 1858, appelé à soigner un caïd aux Lauriers Roses, à l'endroit où la Mechera perd son nom pour prendre celui de Sig, je contractai une dysenterie et une fièvre paludéenne persistantes

et je fus envoyé en France avec un congé de convalescence. A peine de retour de St-Denis-du-Sig, je reçus l'ordre de me rendre au 43e, alors en garnison à Lyon et à Bourg. Je fis mes adieux à tous ces braves gens, n'emportant que de bons souvenirs de cette Algérie où j'avais vécu près de trois ans, mais avant de m'éloigner pour toujours, je voulus aller serrer les mains de mon vieil ami Roche, démissionnaire depuis quelque temps et établi médecin de colonisation à Misserghin. Je trouvai le camarade en train de planter des fraisiers et d'élaguer des orangers amers.

Mais ce dernier échoue auprès du Dr Ladoire dans un projet matrimonial pour le retenir en Algérie.

L'orphelinat des Frères Blancs existait déjà [à Misserghin], en 1858... Quelques jours après avoir fait mes adieux à l'ami Roche je m'embarquai à Mers-el-Kébir sur un paquebot marseillais. Nous fîmes escale, cette fois-ci, à Alicante, le temps seulement de goûter chez un aimable commerçant de la grande ville des Bouches-du-Rhône le vin fin et velouté du pays. A peine arrivé au port de la Joliette, je rejoignis mon régiment tenant garnison à Lyon et à Bourg, et, deux mois après, nous traversions le Mont-Cenis.

C'est cette expédition d'Italie que va conter notre médecin.

III. — Souvenirs d'Italie

J'étais à peine en France où le destin m'avait appelé après trois années passées en Algérie et je pensais me reposer au 43e d'infanterie tenant garnison à Bourg-en-Bresse et à Lyon, quand, quelques semaines à peine écoulées près de charmants camarades pleins d'attention pour un convalescent de fièvre palustre, surgirent des bruits de guerre venant troubler ma quiétude.

Les Autrichiens, toujours envahisseurs et jaloux du bien d'autrui, cherchèrent noise à leurs voisins dans le but bien évident de s'emparer de toute la péninsule.

Après ces appréciations sommaires des causes de la guerre d'Italie, le Dr Ladoire rapporte quelques pièces officielles connues, comme l'ultimatum de l'Autriche, l'interprétation prussienne de neutralité, etc., et commence à entrer dans le corps de son récit :

Le 29 avril 1859 le général autrichien Giulay franchit le Tessin... Alors les Piémontais, tout en se retirant, levèrent les écluses et inondèrent le pays envahi.

Le 1er mai les colonnes françaises alliées des Sardes accoururent de Suse et de Gênes. Victor-Emmanuel est à Saint-Salvatore, entre Alexandrie et Casale.

Lyon, considéré comme la première étape de l'armée française d'Italie, avait commencé à envoyer des détachements sur Toulon et sur Saint-Jean-de-Maurienne.

Le 4e bataillon du 43e, en dépôt à Bourg-en-Bresse, reçoit l'ordre de rejoindre à Lyon le régiment et tout naturellement je suivis ce bataillon en avril. Après deux étapes nous arrivons dans la grande ville de l'Est, ayant franchi une route longue et fatigante avec de jeunes soldats peu habitués à la marche, semant des trainards sur le pavé de Lyon et jusqu'à l'arrivée sur la place Perrache, à la porte du quartier...

Le lendemain, dans la visite obligatoire des officiers près du maréchal de Castellane, il fut parlé du peu de robustesse de la colonne, mais en définitive le vieux chef n'eut pas trop l'air de se fâcher !

Nous restâmes près d'un mois à Lyon et nous eûmes ainsi tout le temps de nous préparer à la campagne. Et pendant ce temps passé dans la cité, les journées s'écoulèrent tranquillement et joyeusement même au milieu des camarades. Le soir venu on allait aux débuts de Caroline Dupré dans la *Somnambule* et *l'Etoile du Nord*. Puis, un matin de bonne heure, le même 4e bataillon, conduit par le colonel Broutta, partit par la voie ferrée. Il devait être le premier à montrer le pantalon rouge aux Autrichiens.

C'est à Culoz que le chemin de fer de Victor-Emmanuel s'embranche sur celui de Lyon à Genève. C'est une petite gare et il n'y a qu'une voie, d'où il est facile de comprendre le temps qu'il fallait mettre pour l'embarquement et les convois. Enfin nous partîmes... Voici le lac du Bourget, quelquefois tourmenté comme la mer, d'autres fois, comme aujourd'hui, calme et uni comme une glace. Châtillon... Haute-Combe... (etc.) Aix, première station en Savoie où la foule accourue à la gare pousse des cris enthousiastes. Là, les soldats sont entourés et comblés de présents. Puis on passe devant les tours et les clochers de Chambéry. La vallée de l'Arc, dans laquelle on entre après avoir suivi un moment la vallée de l'Isère, conduit en chemin de fer jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne. Que de science, que de travail pour arriver à triompher des difficultés de la nature ! De gigantesques rochers barrant la route ont laissé passer la voie ferrée... Des torrents roulent avec fracas et semblent défier la main de l'homme pour être réduits au silence, et cependant le cœur de la montagne a été percé, les torrents ont été captés et la locomotive de feu a fait communiquer la France et l'Italie !

Nous sommes à Saint-Jean-de-Maurienne, on aperçoit la ville au coude de la vallée, la bourgade aux yeux des montagnards devient une grande ville. Rien de particulier cependant à signaler, si ce n'est la présence de l'archevêque qui nous accueille, le sourire épanoui sur sa belle figure !

La gare est le siège d'une prodigieuse activité, c'est là en effet qu'arrivent tous les détachements qui vont gravir le Mont-Cenis : infanterie, artillerie, train des équipages, et tous s'y rencontrent. On est descendu du train et immédiatement on se met en marche par étapes vers Suse, ce qui est pour beaucoup un charmant voyage de touristes... De plus en plus ravis par le beau spectacle étalé par la nature en quête de coquetterie, nous traversons le petit village de Saint-Michel que l'on croyait être une étape, et un peu

déçus, car la fatigue commençait à se faire sentir, nous tendons le jarret et nous arrivons à Modane. C'est notre premier gîte d'étape. Il se faisait déjà tard et les hommes s'arrêtent avec un certain plaisir. Modane est un gros bourg respirant l'aisance, sa population de 1.800 âmes s'est montrée très hospitalière ; les troupiers furent hébergés largement et beaucoup d'entre eux, trouvant dans les carrières un abri chaud tapissé de paille, se reposèrent avec délices ainsi que les chevaux de la colonne.

De Modane à Lanslebourg, notre deuxième étape, le paysage est très varié, sévère, mais grandiose. La route est large et bien entretenue ; partout des visages sympathiques... La vallée se resserre bientôt et déjà l'on aperçoit au-dessus de Lanslebourg la route sinueuse qui conduit au sommet des Alpes. A quelques pas commence la limite inférieure des neiges. Cette route, œuvre de Napoléon Ier, est d'une extrême hardiesse et d'une admirable exécution... La neige de ces sommets ne fond que vers juin, mais au moment de notre passage, fin avril, le chemin déblayé montre sur ses bords une muraille de neige durcie, car c'est ordinairement vers le mois d'avril que les travaux commencent pour couper la neige dans toute la route.

Nous avons donc quitté Lanslebourg où nous avons trouvé l'hospitalité sympathique du montagnard, nous avons salué l'honorable maire qui avait perdu un peu la tête au milieu de ce tohu-bohu qui n'était pas dans ses habitudes. J'avais même, dès mon arrivée, eu l'occasion de soigner un malade, ce qui m'avait mis au mieux avec ces braves gens. Et tout gaillardement nous commençâmes à gravir le Mont-Cenis. Notre brave bataillon se tint même mieux que les vitriers du 19e, car chez nous personne ne resta en arrière, tandis que les chasseurs s'échelonnèrent en traînards. Enfin, après quelques heures, les faibles, aidés par les vaillants, on arriva au sommet du Mont, c'est-à-dire à 2.690 mètres d'altitude et cela au milieu des chants joyeux. On se trouvait à l'hospice. Les moines n'étaient plus là, mais à leur place des restaurateurs improvisés nous fournirent de quoi calmer notre soif et notre faim...

Le Mont-Cenis était brumeux et, après le repos, on se mit tout joyeux à descendre la pente raide conduisant à Suse... Le général de division Boïnat, qui devait être emporté quelques jours après par une hémorragie cérébrale, m'appela et me chargea de témoi-

gner toute sa satisfaction au colonel du 43e pour la manière dont la colonne avait accompli l'ascension de la montagne. Une halte eut lieu et peu après la descente continua, pendant laquelle on vit, dans le fond de la vallée, Suse où devait se concentrer le IIIe corps de Canrobert. Cette petite ville au pied des Alpes devint donc notre premier point de station et de concentration. Dans ce pays, où sont vivaces les souvenirs de l'Empire, on saluait les soldats en frères avec lesquels la population allait se trouver en contact un certain temps. Il fallait, en effet, permettre aux convois du chemin de fer de s'organiser dans le but de nous emporter aussitôt que possible dans le cœur du pays. La ville de Suse n'a pas par elle-même d'une importance bien réelle, mais c'était la base de nos opérations du côté des Alpes et, par conséquent, le magasin général de tous les approvisionnements. Pour le logement, les troupiers ont trouvé les Arcades, ils cuisinent en plein vent, lavent leur linge. La ville est devenue un bivouac et il n'y a pas le plus petit écart de conduite à réprimer. L'archevêque a mis une partie de son palais à la disposition du maréchal Canrobert. Quant à nous, officiers, nous sommes reçus à bras ouverts partout. Un pharmacien m'accueille avec plaisir, il arrange même une sorte de cave pour y loger mon cheval et mon ordonnance.

(Nous passons la description très générale de Suse dont on s'éloigne bientôt.)

L'heure du départ a sonné, chaque habitant accompagne ceux qui sont devenus ses amis, on s'embrasse avec effusion. On entre dans la gare, on s'embarque sur la voie ferrée de Suse à Turin, qui suit la Doire, et l'on arrive bientôt à Turin où l'on est reçu avec enthousiasme. Les femmes mieux que les hommes se montrent sensibles aux nobles élans. Les mouchoirs armoriés et ceux de toile grossière saluent nos troupes avec la même reconnaissance, et les fleurs jetées sous leurs pas sont des souvenirs propres à inspirer leur vaillance.

La 2e division du corps Canrobert, dont faisait partie le 43e d'infanterie, était donc arrivée par les voies rapides à Turin, alors la capitale de Piémont, quand notre 4e bataillon, commandant Duhamel, reçut l'ordre quelques heures après son installation de s'embarquer, à cette seule fin de montrer au plus tôt le pantalon rouge aux Autrichiens. C'est donc à peine s'il me fut permis de

m'orienter dans la capitale de Victor-Emmanuel. Reçu tout d'abord très amicalement par un vieillard, riche propriétaire de l'endroit, j'avais commencé à déposer chez lui mes effets; mon cheval et mon ordonnance avaient reçu tout près un refuge très confortable, quand j'appris l'ordre qui nous concernait ! A peine eus-je le temps de prendre un repas et de visiter les alentours de mon domicile qu'il fallut s'occuper du départ. *(La description historique et pittoresque de Turin n'en suit pas moins, etc.)* Le bataillon s'est mis en marche à travers la belle ville au milieu de mille cris d'enthousiasme des habitants. Une dame fit même arrêter son landau pour m'offrir un bouquet. J'avais peut-être été pris, vu mon chapeau à claque, pour une autorité militaire, ce qui fit rire le lieutenant officier-payeur Br... qui se tenait avec moi à cheval à la gauche de la colonne, mais ce dont je remerciai très chaleureusement la charmante, dont l'intention était certes de faire une gracieuseté à un Français. Quelques moments avant l'arrivée à la gare, un cavalier très fantaisiste, faisant exécuter à son coursier une sorte de danse, avait pris la tête du bataillon et se plaisait à nous montrer son adresse et les talents de son animal au risque d'écraser les passants. Le train nous attendait et rapidement chacun de nous s'installa, tout en regrettant de n'avoir pu participer aux fêtes qui attendaient dans la soirée nos camarades, tant au Palais-Royal que dans les quartiers populeux.

Enfin nous voici en marche vers Casale-Montferrat... où nous devons rester près d'un mois au milieu de l'armée piémontaise. Le train stoppe à Alexandrie et vu l'heure avancée de la journée plusieurs de nous descendent au buffet dans le but de se procurer des provisions alimentaires, quand, à peine entrés dans le restaurant, nous fûmes entourés par les officiers sardes qui, tout en nous pressant les mains, nous forcèrent à accepter du champagne dans le but, disaient ces braves gens, de porter un toast à la France et à l'amitié; nous dûmes trinquer avec ces nouveaux amis, qui nous reconduisirent à nos wagons chargés de provisions gourmandes à notre intention. C'était le commencement des liaisons entre peuples frères. Tard nous débarquâmes à Casale. Là encore nous attendaient nos alliés. Un médecin-major de chevau-léger vint à moi et en un pur français me présenta à l'un de ses amis, avocat distingué du pays. Ce dernier m'enleva, pour ainsi dire, avec ma suite, c'est-à-dire mon ordonnance, mon cheval, le mulet de bât

chargé des cantines d'ambulance et le tringlot, et cela malgré mes observations. Inutile de résister, je me laissai conduire dans une superbe habitation où, pendant la durée de notre séjour à Casale, je vécus choyé par le charmant propriétaire, sa femme, son beau-frère et sa belle-sœur, tous gens semblant heureux de m'avoir fait leur prisonnier. Ce soir, de concert avec un commandant de compagnie et son lieutenant, nous nous entendîmes pour prendre nos repas (ne voulant en aucune façon abuser de l'hospitalité de ces braves gens) dans un restaurant voisin, sorte d'auberge où nous dûmes nous habituer au macaroni et au fromage si fort en usage dans la cuisine italienne. Cet hôtel, qui avait jadis logé l'empereur Joseph II, n'avait rien de luxueux, mais ses tenanciers et les garçons étaient à notre dévotion entière, *subito signor,* répondaient-ils invariablement à nos demandes, sans que pour cela notre service se fît avec plus de diligence.

Dès le lendemain de notre arrivée, alors que les Autrichiens s'approchaient de la rive opposée du Pò, le bataillon fut convié à se mêler aux troupes sardes dans le but de montrer à l'ennemi le pantalon garance. Quelques boulets fantaisistes vinrent se perdre près de nous, et après quelques heures de démonstration nous revînmes en ville; mais, alors entraînés par nos alliés, nous dûmes sabler le champagne et nous engager dans des toasts à l'amitié, qui auraient pu devenir inquiétants pour notre solidité si notre commandant n'avait fait sonner le départ ou plutôt la retraite.

Un banquet nous réunit dans une grande salle, tous les officiers du corps piémontais fêtèrent, à grands renforts de vins les plus fins d'Asti et autres crus, l'alliance franco-italienne. Pendant le repas qui nous fut offert, un orchestre militaire jouait les airs les plus suaves de la *Norma* et cela en présence des officiers supérieurs, sous la présidence du général Frossard.

Et chaque jour s'écoulait au milieu de cette population hospitalière dans la plus parfaite entente des secrets de l'amitié et du devoir. Et lorsque le soir venait, les personnes charmantes, chez lesquelles j'avais établi mon domicile, m'entouraient de tant de prévenances, que c'était avec grand plaisir que j'allais passer avec elles des heures délicieuses de causeries mimées la plupart du temps, car ces dames ignoraient la langue française comme moi-même l'italien; mais avec les interprètes amis nous finissions par nous comprendre. Souvent, tard, on nous voyait installés aux cafés

en plein air, riant de nos méprises réciproques en notre interprétation des langues. Ce fut donc avec regret que nous vîmes arriver l'heure de la séparation !... *(Ici la description obligée de Casale-Montferrat, que je passe.)*

Après avoir pressé chaleureusement les mains de nos nouveaux amis, nous partîmes de Casale après avoir reçu l'ordre de rejoindre le reste du régiment concentré avec le IIIe corps à Alexandrie. Cette ville était le point le plus important pour la défense du Piémont... la ville est triste et n'a pour promenade que les remparts.

Dès le 20 mai, les deux armées ennemies sont en présence, les Autrichiens ont concentré leurs forces derrière la Sésia. Les seuls obstacles sont le Pô, depuis la Staffora jusqu'à la Sésia qui, elle, couvre la gauche des Autrichiens. L'existence de nombreux canaux mettant en communication les ruisseaux qui descendent des Alpes et servent à l'irrigation des rizières, avaient permis, en ouvrant les vannes, de couvrir d'eau la vallée du Pô ; les routes avaient été coupées par des fossés distants seulement de 100 mètres les uns des autres. Les envahisseurs se trouvaient perdus au milieu des champs inondés. Le 19 mai, Napoléon III visite Tortone, ville ouverte, ayant son pont sur la Serivia, et prend ses dispositions pour la marche en avant.

Partis de Casale, et ayant rejoint le 43e à Alexandrie, nous nous dirigeâmes vers Tortone, où j'eus l'occasion de faire connaissance avec le supérieur du couvent, ami de mon charmant propriétaire de Casale, et dans la maison duquel je laissai ce fameux chapeau à claque, si peu fait pour entrer en campagne, et quelques jours après nous passions la Sésia sur un pont de bateaux. Nous étions engagés dans un chemin creux quand notre bataillon reçut les derniers boulets partis de Palestro, dont l'un vint frapper au flanc droit le commandant Duhamel, qui expira aussitôt. C'était dans la matinée du 31 mai et lors de la tentative infructueuse des Autrichiens pour arracher au roi et au 3e zouaves la redoute édifiée et perdue par eux. Un autre boulet vint terminer sa course sur le sac d'un voltigeur et ne fit qu'enlever les effets du troupier, qui fut jeté par terre sous la commotion, mais sans autre mal que celui d'une surprise peu agréable !

Le IIIe corps (Canrobert) reste à Palestro deux jours, et, nécessairement, le 43e campe autour du village. A peine installé, on me désigne pour aller aider des médecins militaires sardes qui

faisaient force opérations dans une grande ferme. C'était d'un primitif qui n'excluait pas le dégoût, car le sol était rouge de sang comme dans un abattoir mal tenu ; mais obéissant à l'ordre donné, je me présentai au chef d'ambulance et lui offris mes services. Très gentiment, on me remercia et on me laissa libre d'agir selon mes idées. Pendant plusieurs heures, j'eus des blessures de tous genres à soigner, d'affreuses plaies à régulariser, siégeant, pour le plus grand nombre, dans la partie inférieure du corps et en particulier à la cuisse et aux parties génitales. C'était des hommes du 3e zouaves qui, montant à l'assaut de Palestro, avaient reçu mitraille et coups de feu dirigés de haut en bas et par conséquent atteignant les parties basses. Dans la nuit, alors que ma présence n'était plus nécessaire, je rejoignis mon régiment.

Dès le 20 mai, l'armée française occupait, parallèlement au cours du Pô : le Ier corps, à droite, avec les avant-postes à Voghera ; le IIIe corps couvrait Tortone jusqu'à la Serivia ; Napoléon était à Alexandrie, le roi Victor-Emmanuel à Casale ; le IVe corps (Niel) se trouvait à l'extrême gauche de l'armée alliée ; le IIe corps (Mac-Mahon) couvrait la droite du IIIe corps (Canrobert), entre Tortone et Castel-Nuovo. Le Pô seul séparait les ennemis. C'est alors que notre armée, profitant de la victoire de Montebello (le IIIe corps restant deux jours à Palestro pour servir de pivot), opéra un mouvement tournant, se dirigeant sur le Tessin par Casale et Verceil (quartier général de l'empereur), tandis que les troupes de la garde, ostensiblement dirigées sur Tortone et Voghera pour cacher le mouvement, étaient transportées à toute vapeur sur Casale ; les autres corps s'échelonnent successivement, font une marche de flanc hardie en face de l'ennemi, concentré dans les environs de Novare et de Mortara.

La tête de colonne, IIe corps, et la division des Voltigeurs de la Garde arrivent au Tessin à Turbigo ; la rivière est passée sur un pont de bateaux ; c'est alors que les Autrichiens viennent nous attaquer à Turbigo, mais reçus vaillamment par le IIe corps, ils se retirèrent en abandonnant six pièces de canon et un grand nombre de prisonniers. On était donc maîtres de la rive gauche de Tessin et, le 4 juin, toute l'armée devait traverser la rivière à Buffalora. Alors vinrent les retards occasionnés par les nombreux convois et pendant longtemps la lutte eut lieu au pont San-Martino, par où on

devait pénétrer pour rejoindre Mac-Mahon dont on entendait la canonnade au loin. Un instant tout bruit cessa et ce ne fut qu'une longue heure après que le canon, se faisant entendre de nouveau, dénonça l'arrivée du IIe corps. Les corps retardés, entre autres celui de Canrobert, arrivèrent à la rescousse et la victoire de Magenta (4 juin) couronna la vaillance de tous.

Notre brave régiment, le 43e (IIIe corps), avait eu le temps d'arriver sur le champ de bataille et un bataillon très engagé subit des pertes assez sérieuses, plusieurs officiers furent blessés, l'un d'eux même, un capitaine, mourut à la suite d'une amputation de la cuisse. Quelques hommes tombèrent, dont l'un entre autres, un sous-officier, fut assassiné pour ainsi dire par un Autrichien, au moment où il s'approchait pour lui porter secours. Le traître fut tué séance tenante par le lieutenant de la compagnie, mon ami Périer, c'était justice !

Sur la rive gauche du Tessin se tenait l'empereur entouré de son brillant état-major, parmi lequel se trouvait le médecin en chef de l'armée, le baron Larrey. A chacun de nous, ce dernier s'adressait avec son doux sourire pour nous recommander de tenir haute la réputation bien acquise de la chirurgie des batailles ! A peine avions-nous dépassé le groupe de l'état-major que je fus requis pour augmenter le nombre des médecins de l'ambulance. Donc, de nouveau, je me sépare de mes camarades et, suivi de mon ordonnance, j'arrive dans l'intérieur des terres, près d'une ferme où déjà on avait transporté des blessés. A peine avais-je franchi la porte de l'écurie, où l'on avait étendu de la paille fraîche, qu'un brancard apportait un commandant, frappé d'une balle en pleine poitrine, c'était un de mes amis, un de ceux avec qui je frayais le plus à la Légion étrangère : Mariotti (1) me reconnut et son visage s'éclaira un moment. Il expira dans la soirée, me rappelant encore les doux moments passés ensemble à Saint-Denis-du-Sig !

Quelques heures après, les feux de bivouac étaient allumés partout, les blessés tous pansés et réconfortés, je me mis à la recherche, dès les premières heures du jour, de mon régiment. Quelques coups de canon se faisaient entendre de distance en distance, comme pour rappeler les tressaillements des combattants

(1) Voyez plus haut les passages relatifs à la Kabylie.

de la veille. Obligé de m'arrêter de nouveau près de nombreux blessés autrichiens réunis dans une vaste cour de ferme, je pratiquai quelques ouvertures de sortie à certaines balles logées un peu loin dans les chairs; puis les pansements terminés et les pauvres victimes trop nombreuses, hélas! ensevelies dans le champ voisin, ces messieurs de l'ambulance m'offrirent gracieusement de m'asseoir à leur table, ce que j'acceptai avec grand plaisir, n'ayant rien pris qu'un petit pain depuis la matinée de la veille.

La permission de circuler nous étant octroyée, je me hâtai de rejoindre mon régiment.

La victoire de Magenta nous ouvrait les portes de Milan. Un repos nécessaire après tant de fatigues était de droit, alors même que nous n'aurions pas été obligés d'attendre des ordres pour la marche en avant. Le régiment arriva enfin aux portes de la capitale de la Lombardie, et à peine avions-nous installé nos tentes, qu'il nous prit envie de rendre visite à la belle et grande ville, située à deux pas de nous.

(Et notre narrateur se complaît à fournir des détails historiques et géographiques — de tous les temps — sur la ville qu'il visite, sur les canaux, la contrée, etc., détails longs et circonstanciés, puisés aux meilleures sources et étendus sur cinq ou six pages.)

A peine revenus de notre excursion à Milan, nous vîmes passer les zouaves et le corps d'armée se rendant en toute hâte à Melegnano... Il était temps de faire ses préparatifs de départ, car le 1er corps venait de recevoir l'ordre, au lieu de se diriger sur Lodi, de passer l'Adda à la hauteur de Treviglio.

Si j'en crois mes souvenirs, le IIIe corps descend vers le Pô, formant ainsi l'aile droite de l'armee. Le 43e aperçoit Pizzigettone, une petite ville de six mille habitants, située au confluent de l'Adda et du Sério... mais on se porte vers Plaisance, la clef de la Lombardie, la forteresse du Pô. — *(Et ceci nous vaut d'abondants renseignements archéologiques et historiques que le Dr Ladoire aime à se remémorer, pour en venir enfin à des détails personnels.)*

Logé dans une sorte de palais et à peine installé dans un appartement grand et somptueux, je reçus la visite du marquis, possesseur du domaine, vieillard affable, qui tint absolument à loger tout mon monde près de moi et à me servir de cicérone dans la cité, et j'entrai même, avec cet homme charmant, dans la salle de théâtre, qui était une véritable bonbonnière, ruisselante

de dorures. Et le lendemain j'eus un plaisir extrême à serrer les mains de mon nouvel ami (13 juin 1859).

Ce fut à Plaisance que je rencontrai mon cousin Ed. Via, qui, à la suite d'un coup de feu qui lui brisa les os du nez, venait de passer sous-lieutenant, de sergent-major qu'il était. Inutile de dire que nous restâmes le reste du jour ensemble. Tout nous remémorait notre jeunesse saintongeoise (1).

La surprise fut grande lorsque le Ier corps, au lieu de se diriger sur Lodi, reçut l'ordre de passer l'Adda à la hauteur de Treviglio; le 12 et le 13 juin, les pontonniers avaient déjà réparé deux ponts de bateaux. Treviglio est une vieille ville aux églises riches et magnifiques, que l'on traversa. De là le Ier corps arriva à Mazannica, passant par Caravaggio, jolie petite ville. Le 14, l'aile gauche était à Fontanella, et les 15 et 16 à Soncino, près de l'Oglio. Le IIIe corps occupait l'aile droite de l'armée, après avoir passé l'Adda sur un pont de bateaux. Le 43e, après avoir traversé cette rivière, s'était installé dans les environs; notre bataillon, entre autres, occupait une grande ferme où nous trouvâmes, comme toujours, excellent accueil. Ces braves gens se mirent en frais, aidés en cela par une propriétaire avenante. On nous apporta des petits pains, et comme l'heure du repos était venue, on nous construisit un immense lit, fait entièrement de tiges de maïs, sur lequel, avec une certaine volupté, nous étalâmes nos joyeuses personnes. Le sommeil nous gagna peu à peu, non sans avoir pu assister à une vaste confection de polenta, destinée aux gens de la ferme. Nos rêves furent doux, et le matin, avant notre départ, nous nous préparâmes à terminer cette fête inédite en remplissant nos verres d'un vin délicieux que nous avions goûté la veille. Heureusement que, me méfiant des vases de cuivre qui avaient servi à conserver ce liquide si prisé par les amateurs, je goûtai le susdit nectar; il était temps; il s'était formé un acétate cuprique menaçant notre santé. Ce fut avec désespoir que nous dûmes nous résigner à ingurgiter l'excellente eau de la fontaine voisine ! Le lendemain nous étions à Crémone...

Il était dit que sur notre passage je rencontrerais de nouveau une connaissance intime; en effet, à peine campés aux portes de Crémone, j'avisai un troupier du 2e de ligne et sus par lui que

(1) Cf. *Saintes il y a soixante ans* (1848), publié plus haut.

mon cousin A. Lyon, sergent-fourrier à ce dernier régiment, stationnait tout près.

Le IIIe corps, dont le 43e faisait partie (division Trochu), qui occupait toute l'aile droite de l'armée, traversa Crémone, vint s'établir le long de l'Oglio, le 16 juin, suivant en cela l'ordre indiqué pour la poursuite des Autrichiens. Ceux-ci, après Magenta, ayant renoncé à nous disputer le passage de l'Adda, avaient abandonné Pizzighettone et nous avaient laissés franchir le Sério et l'Oglio. L'ennemi, alors, s'était reformé sur la rive gauche du Mincio; mais s'apercevant que nos corps d'armée marchaient à une assez grande distance les uns des autres, il crut pouvoir facilement les attaquer isolément, il franchit alors le Mincio le 23 juin au soir et dans la nuit du 23 au 24 juin. Les Autrichiens avaient accumulé toutes leurs forces et formaient neuf corps avec 250.000 hommes qui s'avancèrent sur la Chiese. Les deux armées en marche allaient se rencontrer. Or, comme il a été dit plus haut, une assez grande distance séparait les corps français : le corps Baraguey-d'Hilliers (Ier) était séparé de l'armée sarde à la gauche; Mac-Mahon était à une certaine distance du Ier corps, celui-ci étant à Castiglione pendant que Niel était à Médole et Canrobert à Castel-Goffredo. Ce dernier, extrême droite, devait soutenir Niel, mais il fut longtemps paralysé par un corps autrichien qui le menaçait de Mantoue. L'ennemi voulut donc profiter de ces avantages. Quatre colonnes autrichiennes essayèrent de passer entre les Piémontais et Baraguey-d'Hilliers, mais elles furent arrêtées et refoulées par le feu d'une batterie habilement dirigée par le général Forgeot. Deux régiments de cavalerie autrichienne voulurent tourner Mac-Mahon et le Ier corps; mais, chargés par trois charges successives de nos chasseurs, ces régiments s'enfuirent.

Solférino devenait le point culminant de la bataille. A 3 h. 1/2, le Ier corps et les voltigeurs de la garde emportèrent cette position. Mac-Mahon, soutenu par les grenadiers de la garde, finit après cinq charges par s'emparer de San-Cassiano. La bataille était gagnée au centre, mais elle était indécise à l'aile droite et à l'aile gauche. Le corps Niel n'étant pas aidé par Canrobert une grande partie de la journée, par suite de la crainte d'un corps autrichien venant de Mantoue, le IVe corps (Niel) ne put avancer que lorsque le IIIe corps lui porta secours vers 4 heures. La mêlée fut acharnée toute la journée. Quand, tout à coup, une effroyable tempête de

vent et de pluie vint s'abattre sur les combattants. Il était 6 h. 1/2; bientôt l'ennemi cessa la lutte et lui qui avait cru nous rejeter au delà de la Chiese fut obligé de repasser le Mincio.

Nos pertes furent sensibles, car douze mille Français et six mille Sardes furent mis hors de combat. Plusieurs officiers du 43e furent blessés et notre colonel M. Broutta reçut un biscaïen à la tête. Il ne perdit pas connaissance et ne voulut être pansé qu'à Médole, alors assez près de nous. A l'ambulance, le colonel fut trépané et le lendemain, quand je le revis sur son lit, nous nous entretînmes longtemps. Malheureusement, après quelques jours, il succombait à une méningite.

Un repos général eut lieu et, pendant deux journées, le 43e resta sur la hauteur pour se refaire de ses émotions. Les ambulances avaient fait leur devoir et les braves tringlots avaient enlevé tous les blessés du champ de bataille. Les corps ensevelis avaient mis fin à des odeurs méphitiques qui s'exhalaient dans la plaine et rembrunissaient les repas faits sous la tente. Notre régiment avait été éprouvé. Colonel et lieutenant-colonel n'étaient plus: le premier, blessé à mort; le deuxième, à l'hôpital à la suite d'une chûte de cheval. Le 43e était commandé par le chef de bataillon le plus ancien M. Vergoignin, un brave et digne homme, qui voulut à toute force me porter pour la croix, croyant que j'avais fait réellement mon devoir d'homme et de médecin. Ce fut seulement en 1872 que j'obtins cette faveur!

Le 1er juillet eut lieu le passage du Mincio dont la rive gauche venait d'être abandonnée par l'ennemi. Volta et Valeggio furent occupés par nos troupes. Cette route de Volta à Valeggio était charmante et désertée par l'ennemi. Un pont de bateaux nous conduisit sur la rive gauche du Mincio, en face d'un vieux château qui dominait, ainsi que le village de Borghetto, la rive droite. La rive gauche fut trouvée hérissée de fortifications établies, puis abandonnées par les Autrichiens; la victoire de Solférino avait déterminé ces derniers à se réfugier dans les forteresses du fameux quadrilatère. Un corps français occupa Goïto, petit village sur la rive droite du Mincio, sur la route de Mantoue à Brescia, un autre corps se tint à Brescia pour surveiller le Tyrol. Le Ve corps arrivait à Goïto le 4 juillet (corps de Jérôme Napoléon).

L'empereur François-Joseph avait perdu son ancien précepteur, Charles Hess, qu'il aimait beaucoup. Son corps gisait sur le champ

de bataille de Solférino et ne fut retrouvé qu'après une longue recherche, dépouillé de ses vêtements. Ce fut alors que Napoléon III chargea le capitaine d'état-major Corbin de le transporter au quartier général de l'empereur d'Autriche; une lettre fut remise par M. Corbin à François-Joseph, sorte de lettre de grandes condoléances sur les maux présents et à venir et qui fut le préliminaire d'un armistice d'abord et d'une entrevue qui devait mettre fin à la guerre. Le capitaine bien reçu fut chargé de remercier Napoléon III et, en définitive, une entrevue eut lieu à Villafranca le 11 juillet. Napoléon III tendit la main à François-Joseph et la paix suivit : l'empereur cédait ses droits sur la Lombardie à Napoléon III, qui les remettait au roi de Sardaigne.

Le 43e se tenait dans les champs des deux côtés de la route et ainsi que le reste de l'armée attendait en silence le résultat de la conférence, lorsque tout à coup un lièvre troublé en son gîte et trouvant la route libre s'y engagea; mal lui en prit, car me rappelant que ce petit quadrupède si goûté du chasseur allait droit à son but, tout en jetant des yeux inquiets sur les côtés de son parcours, je me plaçai en face de lui et au moment où il arrivait tout près de moi, je le saisis à deux mains, mais l'astucieux coureur fit un bond et ne laissa qu'une poignée de poils sur moi et la route. Il fallut renoncer au civet.

A partir de cette entrevue des deux empereurs, la paix conclue, chaque corps se disposa au départ. Nous reçûmes l'ordre de nous diriger vers Stradella pour de là, par la voie ferrée, gagner Gênes, et, plus tard, nous embarquer pour Marseille. Deux de nos bataillons devaient par les voies rapides se rendre à Paris pour prendre part au grand défilé, tandis que l'autre, après un repos à Gênes et à Marseille, allait modestement gagner par étapes la bonne petite ville de Bourg.

Donc, à Stradella, nous laissâmes les gros bagages, les coursiers, nos nobles serviteurs de la campagne d'Italie, pour monter prosaïquement dans les wagons traversant les Apennins et qui nous conduisirent dans l'ancienne capitale de la Ligurie. Gênes ne possède qu'une seule voie ferrée à travers les Apennins pour desservir le trafic que lui envoient les plaines de l'Italie septentrionale. Mais par cette voie unique, coupée pour ainsi dire dans le flanc des Apennins, on se plaît à remarquer l'âpreté des ravins, les fortes pentes des escarpements, qui donnent à cette région du littoral

de la Méditerranée un caractère bien différent de celui de l'Europe et même du versant opposé.

La voie ferrée nous a amenés à Gênes.....

La cité présente un aspect misérable tout d'abord avec ses échoppes sordides placées sous les portiques, mais cependant il y a une réunion de palais magnifiques bordant la rue Neuve. Le pavage est détestable.....

(Nous passons les digressions historiques et pittoresques pour ne retenir que les impressions directes.)

Dès notre arrivée à Gênes nous avions trouvé l'accueil enthousiaste habituel, des dames nous présentaient des rafraîchissements et des fleurs, la population nous entourait et ce fut à grand'peine que nous pûmes gagner notre campement aux portes de la ville et le long du littoral. Nous devions attendre notre embarquement sur un navire de l'État français. Pendant plusieurs jours il nous fut loisible de visiter la grande ville si pittoresque et si riche, quoique possédant des rues si mal entretenues. Parmi ces dernières nos regards furent arrêtés par le nombre prodigieux des magasins d'orfèvrerie tout ruisselants d'or et d'argent; on appelait cette voie : rue des Juifs ou des Orfèvres, elle partait du haut de la ville et venait aboutir à la mer.

Un magnifique café, placé sur un endroit élevé et sur une terrasse dallée de marbre, était le lieu de réunion des officiers de tous grades; le café, sorte de palais, était situé dans une rue toute bordée de palais de marbre, dont chacun contenait des tableaux de maîtres. Notre commandant habitait l'une de ces demeures seigneuriales, et, après une visite que je lui fis, je fus retenu et obligé de passer la nuit dans une chambre qui ne faisait pas regretter l'humble couchette que je possédais dans une auberge du littoral, tout près du bataillon. Le lendemain, de bonne heure, de concert avec un de mes amis, Malherba, nous nous fîmes conduire, en bateau, vers notre gîte, et comme la température était élevée, et que la mer nous invitait, nous jetâmes à bas nos effets et, doucement, je m'élançai dans la mer; mon compagnon, présumant mal de ses forces, resta à bord, pendant que j'exécutai devant lui certaines prouesses me rappelant mes exploits dans la froide Charente.

Il était temps de partir, car plusieurs cas de dysenterie, et même de cholérium, venaient de se déclarer. Un lieutenant, Castelbau,

même fut conduit à l'hôpital et, en peu de jours, fut emporté par le choléra nostras.

Quant à nous, embarqués assez rapidement, conjointement avec un bataillon du 44e, nous eûmes une traversée très anodine et débarquâmes à la Joliette, d'où on nous expédia au Prado, et le surlendemain nous partions pour Aix, notre première étape, pendant que le reste du régiment, prenant la voie ferrée, allait parader à Paris. Dès lors commença un voyage qui nous permit de compléter nos connaissances en géographie de la France, car nous traversâmes notre pays natal du sud au nord-est, jusqu'à Bourg-en-Bresse, d'où après un cantonnement d'un mois dans la ville et les environs, nous nous remîmes en marche vers Lorient, en prenant successivement par Mâcon, Nevers, Bourges, Blois, Vendôme, Le Mans, Laval, Rennes, etc. Un mois après, nous entrions à Lorient. Le voyage avait été charmant et très instructif à tous les égards, et, à partir de Mâcon, personne n'était resté en route.

(Avant de terminer, l'annotateur s'excuse à nouveau des coupures assez amples qu'il s'est vu forcé de pratiquer dans le manuscrit du docteur Ladoire. Il s'est donné cependant pour règle de ne supprimer jamais que les développements postiches et comme surajoutés après coup. Tous se rapportent à des traits généraux d'histoire, de géographie, d'art ou d'archéologie cueillis par l'auteur au long de ses lectures; aucune de nos suppressions qui ait quelque caractère particulier ou personnel. Je m'en excuse encore, mais il m'a fallu alléger de ce surplus cette publication, qui n'eût pas été autrement possible. A ceux qui trouveront qu'au contraire l'histoire a trop souvent cédé la place au pittoresque ou aux impressions personnelles, dois-je représenter que, autrement, le récit manquerait d'une suite nécessaire, et, qu'au reste, l'histoire ne se nourrit pas seulement de faits, mais de mœurs, et qu'il n'est pas mauvais de voir l'action se dérouler dans le paysage.)

Imprimeries Réunies, 33-35, rue Rachais, Lyon.